

Entraînement au résumé | Colle n°1 | TSI1

Votre première colle consistera à résumer l'un des textes figurant dans ce document. Le texte que vous aurez à résumer vous sera communiqué quelques jours avant votre passage.

Vous devrez résumer le texte en appliquant bien la méthode vue en classe et en respectant bien le nombre de mots demandé ($\pm 10\%$).

Le jour de votre colle, vous lirez le texte à la voix haute, puis vous écrirez votre résumé au tableau (exactement comme vous le feriez sur une copie).

Vous pourrez ensuite échanger sur votre travail avec votre colleur.euse, lui exposer les difficultés que vous avez rencontrées, les choix que vous avez faits.

L'exercice ne se prête pas à l'improvisation : **il est donc indispensable que vous prépariez votre résumé à l'avance. Il n'y aura pas de temps de préparation le jour de votre colle, vous passerez directement.**

Bonne préparation et bonne colle !

Prénom & nom :

++

+

!

-

--

Barème indicatif

Critères de réussite incontournables

- ✓ Le nombre de mots attendu ($\pm 10\%$) est respecté
- ✓ Le texte est résumé « comme si vous en étiez l'auteur »
- ✓ L'ensemble du texte est résumé (et non seulement un paragraphe...)
- ✓ Votre résumé est parfaitement intelligible !

Compréhension	Présence des idées importantes					
	Compréhension de la structure					
	Attention portée à l'énonciation, à « l'esprit » du texte					
+	Articulations logiques en début de §					
Reformulation	Reformulation (Ø décalque, Ø paraphrase)					
	Décompte des mots					
	Concision, « économie » de la langue					
Expression	Syntaxe & orthographe					
	Intelligibilité du propos					
Entretien						

Note sur vingt & appréciation :

TEXTE N°1 | RÉSUMÉ EN 80 MOTS (± 10%)

La vie sociale génère de nombreuses croyances concernant les menteurs. Cependant ces croyances peuvent être issues de pseudosciences [...]. Certaines disciplines non académiques affirment, par exemple, qu'un regard en haut à droite trahit le mensonge. Pourtant, cette assertion se confronte à deux problèmes : d'une part, aucune étude académique n'a montré de lien entre ce mouvement des yeux et le mensonge ; et d'autre part, des individus sensibilisés à identifier cet indicateur ne sont pas meilleurs pour détecter le mensonge que des personnes non sensibilisées [...]. Cela démontre l'inutilité d'utiliser les mouvements des yeux pour évaluer la crédibilité d'un récit.

Un autre exemple du même type de fausse information concernant la détection du mensonge se trouve dans la théorie des « faux non », défendue par la synergologie¹, qui affirme évaluer la sincérité d'une négation en observant le sens initial des mouvements de la tête. Par exemple, au moment de dire « non », tourner la tête vers la gauche serait un « vrai non » (dire « non » et penser « non »), à l'inverse, tourner la tête vers la droite serait un « faux non » (dire « non » mais penser « oui »), ce qui donnerait à ce geste le statut d'un indicateur de mensonge [...]. Évaluée au travers d'une étude académique, une répartition aléatoire des mouvements de tête lors de la prononciation d'un « non » a été observée (un tiers vers la droite, un tiers sans mouvement et un tiers vers la gauche). Cela suggère que les « faux non » ne permettent pas d'évaluer la crédibilité d'une négation, et alimentent les croyances erronées sur le mensonge [...].

Cette incapacité à détecter le mensonge s'expliquerait en partie par le fait que les personnes ont des idées biaisées sur le comportement des menteurs. L'ensemble des croyances et stéréotypes liés au mensonge viennent donc polluer l'analyse comportementale d'une personne. Ceux-ci sont, notamment, générés par la vie sociale qui donne naissance à de nombreuses croyances concernant les menteurs [...].

Les croyances, les représentations, les stéréotypes sont omniprésents au quotidien. Ils sont des solutions simples, qui permettent de généraliser la représentation que l'on se fait d'une catégorie de personnes. Les croyances et les stéréotypes sont des idées toutes faites, qui ne reposent sur aucune validation sérieuse mais uniquement sur la représentation que se fait un individu ou un groupe, d'autrui. Ils sont un sérieux obstacle à la communication et à la compréhension de l'autre car basés sur des critères très subjectifs, ils privent chacun de toute objectivité. Mais surtout, ils sont considérés comme immuables et leur énoncé a valeur quasi inconditionnelle.

La force de ces représentations varie d'un individu à l'autre en fonction des moments de sa vie mais également du nombre de fois où il aura expérimenté positivement la « réalité » de cette croyance, rendant encore bien plus difficile la prise de conscience du caractère infondé d'une théorie [...]. Le mensonge ne déroge pas à la règle. Il existe une multitude d'idées fausses sur le comportement humain et particulièrement sur les menteurs qui, si elles ne sont pas connues, viennent non seulement biaiser une analyse mais totalement la rendre caduque. Observer est une chose, mais observer des critères valides en est une autre. Pour apprendre à détecter la tromperie, il est fondamental d'étudier les croyances des personnes sur les indices de tromperie [...] et pour cela, seule l'évaluation rigoureuse dans un cadre contrôlé permet de faire la part entre ce qui relève de la croyance, de ce qui relève de la réalité éprouvée. Changer des habitudes acquises ou remettre en question des croyances peut s'avérer particulièrement complexe.

Benjamin Elissalde, Frédéric Thomas, Hugues Delmas, Gladys Raffin, *Le mensonge*, chapitre 2, Dunod, pp. 51 – 53.

1- Synergologie : discipline visant à l'établissement d'un dictionnaire du langage du corps : chaque mouvement est codé avant de se voir attribuer une signification. Plusieurs études remettent en cause sa validité et la fiabilité de ses affirmations.

TEXTE N°2 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Les débats récents sur l'introduction de la notion de genre dans les manuels et les pratiques scolaires sont particulièrement vifs et passionnés. Si de nombreux représentants des sciences humaines et sociales ont fait entendre leur voix dans ces échanges, les biologistes ont, pour leur part, peu pris la parole. La biologie actuelle, souvent utilisée dans ce débat, nous dit-elle quelque chose de pertinent sur la notion de genre et est-elle susceptible de nous éclairer sur la polémique en cours ?

Les opposants au concept de genre prétendent souvent avancer des arguments relevant des sciences biologiques pour appuyer leurs propos. Ils construisent leur discours sur une supposée différence essentielle entre hommes et femmes, qui viendrait fonder un ordre décrit comme « naturel ». Les éléments de biologie sur lesquels ils s'appuient sont cependant, dans la plupart des cas, sortis de leur contexte et indûment généralisés. Cette manière de présenter les résultats des sciences du vivant contemporaines est au mieux naïve, au pire malhonnête et démagogique. Nous tenons à affirmer avec la plus grande insistance que les connaissances scientifiques issues de la biologie actuelle ne nous permettent en aucun cas de dégager un quelconque « ordre naturel » en ce qui concerne les comportements hommes-femmes ou les orientations et les idées sexuelles.

Au contraire, la biologie, en particulier la biologie de l'évolution, suggère plutôt l'existence d'un « désordre naturel », résultant de l'action du hasard et de la sélection naturelle. Elle nous révèle une forte diversité des comportements, qu'ils soient ou non sexués : dans la nature, les orientations et pratiques sexuelles, les modes de reproduction et les stratégies parentales sont incroyablement variés. Chez le crapaud accoucheur, par exemple, le mâle porte les œufs sur son dos et s'en occupe jusqu'à l'éclosion, tandis que les mérous changent de sexe au cours de leur vie. Il est intéressant, et quelque peu amusant, de noter que ce ne sont jamais de tels exemples qui sont mis en avant dans les débats actuels, lorsqu'il est question d'affirmer que la « biologie » nous donnerait à voir le « modèle naturel » que devraient suivre les sociétés humaines.

Les organisations opposées à la notion de genre présentent aussi une version volontairement caricaturale des études de genre, dénonçant une hypothétique

conspiration qui, sous les habits d'une prétendue « théorie du genre », aurait pour objectif de nier toute différence entre les individus et de détruire la famille. Pourtant, le fait d'analyser les constructions sociales qui entourent les différences entre les sexes n'implique en aucun cas de nier la réalité biologique du sexe, même si cela peut tout de même conduire à s'interroger sur la manière dont s'élaborent les différences entre les sexes, notamment au cours du développement embryonnaire, ainsi que sur la manière dont les sexes biologiques ne sont parfois pas (ou pas encore) « différenciés ».

En outre, s'il y a évidemment des différences biologiques entre les hommes et les femmes, les sociétés humaines ne se réduisent pas à la dimension biologique de l'être humain, et de nombreux travaux récents, notamment sur la plasticité phénotypique, l'épigénétique et les approches écologiques du développement, ont montré qu'il était souvent difficile, voire impossible, de faire la part entre la « nature » et la « culture ». Les sociétés humaines sont le résultat d'interactions complexes entre des facteurs biologiques, psychologiques, sociaux et culturels, si bien qu'aucune discipline, qu'il s'agisse de la biologie ou d'une autre, ne saurait confisquer le discours intellectuel sur les différences entre femmes et hommes. Cette diversité apparaît d'ailleurs dans les études sur le genre elles-mêmes, puisqu'elles relèvent de champs académiques extrêmement diversifiés.

Dénoncer la « théorie du genre » revient d'ailleurs à commettre une confusion classique et regrettable sur ce qu'est une théorie. Semblant prendre modèle sur les partisans du « dessein intelligent », qui dénoncent dans la biologie de l'évolution un discours qui ne serait, justement, qu'une « théorie », les opposants au concept de genre cherchent à dénigrer les études portant sur l'identité et l'orientation sexuelle ou sur les inégalités sociales entre les sexes. Ces études ont pourtant fait la preuve de leur intérêt et de leur capacité à mettre en lumière des aspects jusque-là impensés ou négligés de nos histoires ou de nos sociétés.

Enfin, les opposants au concept de genre, en tentant insidieusement de déplacer le champ du débat de la politique à celui de la biologie, ont pour objectif d'imposer leur système de représentations. Cependant, ce système n'a rien de naturel ni d'universel. En le proposant, ses promoteurs usurpent les habits du sérieux scientifique, puisqu'ils interprètent des faits biologiques d'une manière profondément biaisée par leur vision particulière de ce que devrait être notre société.

La science s'efforce de déployer un discours aussi objectif et rigoureux que possible, et elle ne doit donc en aucun cas servir à conforter des préjugés. Le devoir des scientifiques est de lutter contre la désinformation et les utilisations inadéquates de leur discours. C'est pourquoi nous rappelons qu'aucune observation de la nature ne saurait avoir de prétention normative pour la société. Quelles que soient les conclusions scientifiques relatives aux origines des différences entre les hommes et les femmes, celles-ci ne doivent pas servir à légitimer l'inégalité entre les sexes dans nos sociétés, et les inégalités ne doivent pas non plus être présentées comme des faits de nature. La notion même d'identité sexuelle est structurellement humaine, et ne saurait donc être appréhendée par une approche seulement biologique. Il est donc inadmissible et vain d'instrumentaliser la biologie dans un débat concernant l'égalité sociale entre les individus, quels que soient leur sexe, leur identité ou leur orientation sexuelle. L'apprentissage de l'égalité ne peut se faire que par l'éducation, et ce qui se passe dans la nature ne nous renseigne en aucun cas sur les décisions politiques que nous devons prendre.

**Un collectif de chercheurs en biologie et philosophie de la biologie, dans le supplément
« Science & médecine » du *Monde*, 12 mars 2014.**

TEXTE N°3 | RÉSUMÉ EN 120 MOTS (± 10%)

Alors qu'aucune vie de dignité ou vie humaine satisfaisante n'est concevable sans addition de liberté et de sécurité, il est bien rare que l'on parvienne à un équilibre satisfaisant entre ces deux valeurs : si l'on doit se fier aux innombrables tentatives passées, qui ont toutes échoué, cet équilibre pourrait bien s'avérer irréalisable. Un déficit de sécurité entraîne les pénibles incertitude et agoraphobie¹ que « trop de liberté » - à la limite d'une licence pour le « tout est permis » - engendrera immanquablement. Un déficit de liberté, d'autre part, est vécu comme un excès de sécurité handicapant (nom de code « dépendance », pour qui en souffre).

Or lorsque la *sécurité* fait défaut, les agents perdent la confiance sans laquelle la liberté ne peut guère être exercée. En l'absence d'une seconde ligne de tranchées, peu d'individus en dehors des aventuriers tête brûlée peuvent trouver le courage nécessaire pour affronter les risques d'un futur inconnu et sans garantie ; et en l'absence de filet de sécurité, la plupart des gens refuseront de danser sur la corde raide et seront mécontents au possible si on les y contraint.

D'autre part, quand c'est la *liberté* qui fait défaut, la sécurité rappelle l'esclavage ou la prison. Pire encore, quand on le subit longtemps, sans répit, sans faire l'expérience d'un mode d'être alternatif, l'emprisonnement lui-même peut étouffer le souhait de liberté, en même temps que son usage et ainsi se transformer en l'unique habitat qui paraisse naturel et vivable - n'étant plus ressenti comme oppressif. Dans l'interprétation que fait Lion Feuchtwanger des aventures d'Ulysse, les marins changés en pourceaux par le mauvais sort de Circé² refusent de reprendre forme humaine quand on leur en donne la chance : confortablement libérés des soucis grâce à une nourriture certes maigre mais fournie avec régularité et sans conditions, libérés également par l'abri certes malpropre et malodorant mais gratuit que constitue la porcherie, ils ne sont pas disposés à se lancer dans une autre voie certes plus excitante mais instable et risquée. C'est là, notons-le au passage, une expérience inlassablement revécue, avec ou sans intervention de sorcières, chaque fois que de vieilles routines sont rompues, pour mornes ou oppressives qu'elles aient pu être (dernier exemple en date, celui fourni par les soldats de l'armée irakienne qui,

30 sommairement relevés de corvées routinières loin d'être plaisantes mais accompagnées d'une paye régulière, retournèrent donc aussitôt leurs armes contre leurs libérateurs).

Toute augmentation de liberté peut être lue comme une diminution de sécurité, et vice versa. Les deux lectures sont justifiées, et le passage de l'une d'elles au centre
 35 de l'attention publique à un instant donné dépend de facteurs autres que l'élégance des arguments avancés pour soutenir le choix. Il est toutefois très possible que le choix du changement dans l'équilibre entre liberté et sécurité serait plus grand *si le choix lui-même était une opération de liberté* ; la naissance de perspectives qu'entraînerait dans son sillage une augmentation de la liberté ne serait sans doute
 40 pas considérée comme une affaire honnête si ladite augmentation résultait d'une absence de liberté - était imposée ou combinée sans consultation. Les conclusions de nombreuses recherches confirment cette règle : quand des gens sont contrariés par des changements dans leurs conditions de vie ou dans les règles du jeu de vie, c'est bien moins parce qu'ils n'aiment pas les nouvelles réalités qui résultent du
 45 changement que par rapport à la manière dont elles furent amenées - c'est-à-dire sans qu'on leur ait demandé leur avis.

Le débat actuel sur les identités navigue de manière précaire entre toutes ces contradictions, ambiguïtés et pièges cachés. Presque toutes les propositions qu'il engendre font le régal de quelques praticiens et destinataires de ce débat, mais sont
 50 mortelles pour d'autres ; et elles passent de l'état de délice à celui de poison suivant les situations de ces gens-là, qui varient rapidement et de façon imprévisible.

Dans les très grandes lignes, ceux qui espèrent obtenir et retenir la sécurité en s'exposant aux risques et aux dangers de la liberté de choix ont tendance à mettre l'accent sur les mérites de l'identité sous-déterminée et sous-définie - ni fixée ni
 55 complète, à durée indéterminée et par-dessus tout facile à abandonner ou à réviser ; alors que ceux qui font les frais de la guerre des identités souffrent de stéréotypes coercitifs, coupés des choix désirables et trop intimidés par leur propre insécurité pour envisager sérieusement de défier les règles du jeu, ceux-là, donc, optent pour l'identité comme droit de naissance, marque indélébile et bien inaliénable.

60 Le fait que les deux tenants du débat utilisent le même signe verbal pour désigner leurs besoins si différents n'est pas forcément la garantie d'un dialogue sérieux. Les deux parties ont beau parler d'identité, elles feraient aussi bien de parler sans

s'écouter l'une l'autre ; et c'est souvent ce qui se passe. Si la première entend par « identité » un passeport pour l'aventure, la seconde pense en termes de défense
 65 contre les aventuriers. Pour la première, l'identité est un bateau bravant les vagues, pour la seconde un brise-lames protégeant les bateaux des marées.

Dans aucun des deux cas l'identité n'est invoquée pour elle-même. Et les buts de ces invocations diffèrent grandement. Ils sont fermement ancrés dans les pratiques humaines - dans ce contre quoi les humains tentent de se défendre, dans cette
 70 condition qu'ils s'efforcent de faire leur. Tant que ces pratiques diffèrent, les charges sémantiques³ investies dans des questions d'identité différeront. La réalité, comme le soutenait Karl Marx, doit être perçue « en tant qu'activité humaine concrète, en tant que pratique » - puisque « la vie sociale est essentiellement pratique ».

Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, "L'individu assiégé", Arthème Fayard, coll. "Pluriel", 2013, pp. 61 - 64. Traduction : Christophe Rosson.

1-Agoraphobie : peur des foules.

2-Allusion à un épisode de l'*Odyssée*, dans lequel Circé transforme les compagnons d'Ulysse en porcs.

3-C'est-à-dire, les significations.

TEXTE N°4 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Les « célébrités » sont elles aussi importantes parmi les personnages modernes liquides¹. Selon la définition astucieuse que Daniel J. Boorstin donna d'elle il y a déjà quarante-quatre ans, « la célébrité est une personne connue pour être célèbre ».

5 Par contraste avec le cas des martyrs et des héros, dont la renommée découlait de leurs actes, et dont la flamme était entretenue pour commémorer lesdits actes et réaffirmer leur importance durable, les *raisons* qui ont mis les célébrités sous les feux de la rampe sont les moins importantes des causes de leur célébrité. Le facteur décisif est ici la *notoriété*, l'abondance d'images d'elles et la
10 fréquence à laquelle leurs noms sont mentionnés par les médias et dans les conversations privées qui en découlent. Les célébrités, tout le monde en parle ; elles sont connues littéralement partout. À l'instar des martyrs et des héros, elles fournissent une espèce de glue qui rapproche et resserre des ensembles de personnes autrement diffus et épars ; on serait tenté de dire qu'elles incarnent
15 aujourd'hui les principaux facteurs de générateurs de communautés, si les communautés en question n'étaient pas seulement *imaginées*, comme dans la société de l'époque moderne solide¹, mais aussi *imaginaires*, de l'ordre de l'apparition ; et par-dessus tout d'un maillage lâche, fragiles, volatiles et reconnues comme éphémères. C'est en grande partie pour cette raison que les célébrités sont
20 aussi à l'aise dans le cadre moderne liquide : la modernité liquide est leur niche écologique naturelle.

Contrairement à la célébrité, la notoriété est aussi épisodique que la vie elle-même dans un cadre moderne liquide ; la cavalcade² des célébrités, chacune ne surgissant de nulle part que pour mieux retomber presque aussitôt dans l'oubli,
25 convient à merveille au marquage de la succession d'épisodes en lesquels sont découpées les vies. Et contrairement aux communautés « imaginées » de l'époque moderne solide qui, une fois imaginées, tendaient à se figer en de rudes réalités et avaient besoin, de ce fait, du souvenir éternel de leurs martyrs et héros pour les cimenter, les communautés imaginaires, drapées autour de célébrités on ne peut

30 plus agitées, qui ne durent presque jamais assez longtemps pour devenir
indésirables, ne nécessitent aucun engagement ; encore moins un engagement
durable, et surtout pas « permanent ». Pour massif que puisse être le culte des
fans d'une célébrité, strident leur enthousiasme et sincère leur adoration, le futur
des adorateurs n'est pas hypothéqué³ : tout le monde a encore le choix,
35 l'assemblée des adorateurs peut être dissoute et se disperser à tout moment,
permettant à chaque célébrant d'intégrer le culte d'une autre célébrité de son choix.

De plus, le culte attaché à une célébrité (contrairement à l'adoration de
martyrs ou de héros qui limite la liberté de choix des adorateurs) est dépourvu
d'aspirations monopolistiques⁴. Pour compétitives qu'elles puissent être, les
40 célébrités ne sont pas vraiment en compétition. Le culte de l'une n'exclut pas, et
empêche encore moins, d'intégrer l'escorte d'une autre. Toutes les combinaisons
sont autorisées, et de ce fait bienvenues, car chacune, et en particulier leur
profusion, augmente le charme de ce genre d'adoration. Les réserves de célébrités
sont quasi infinies, de même que le nombre de combinaisons possibles. Par
45 conséquent, pour nombreuse que puisse être la troupe des adeptes, chacun
d'entre eux peut conserver un sentiment satisfaisant de l'individualité, voire du
caractère unique, du choix qu'il a fait. Là encore, ils ont le beurre et l'argent du
beurre : le type de réconfort que seul un culte de masse peut fournir
s'accompagne, dans un achat forfaitaire, de la satisfaction de respecter les critères
50 établis pour chacun de ses membres individuels par la société des individus.

Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Arthème Fayard, coll. « Pluriel », 2005.

Traduction : Christophe Rosson.

1-Zygmunt Bauman est connu pour son concept de société « liquide ». Selon lui, la société « moderne liquide » se caractérise par le changement constant des manières de vivre.

2-Cavalcade : chevauchée, défilé de cavaliers.

3-Hypothéqué : soumis à l'hypothèque, c'est-à-dire susceptible d'être confisqué pour rembourser une dette (on emploie plus spécifiquement ce terme dans l'immobilier).

4-C'est-à-dire, d'aspirations au monopole, à l'exclusivité.

TEXTE N°5 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Les martyrs sont des gens qui agissent contre une adversité formidable. Non seulement parce que leur mort est tout à fait certaine, mais aussi parce que leur sacrifice suprême n'a guère de chances d'être apprécié, sans parler de recevoir le respect qu'il mérite, par les spectateurs : peut-être devra-t-il attendre longtemps avant d'être ne serait-ce que reconnu en tant que sacrifice pour une bonne cause. Girard¹ a créé l'expression « contagion mimétique » pour désigner le comportement probable des spectateurs et des participants favorables ou non à l'événement. « Les Évangiles, nous dit-il, montrent bien que tous les témoins de la crucifixion se conduisent de façon mimétique » : la fureur d'une foule est contagieuse, rares sont les personnes à y être immunisées ; dans cette clameur tout le monde se joint aux chiens ; dans le meilleur des cas, certains, imitant Pilate ou Pierre², se laveront les mains de la fureur de la foule mais ils ne feront rien pour la calmer, et encore moins y résister.

Le martyre³ implique la solidarité avec un groupe plus restreint et plus faible, un groupe victime de discriminations, humilié, tourné en ridicule, haï et persécuté par la majorité - mais c'est un sacrifice essentiellement solitaire, bien que provoqué par la loyauté envers la cause et le groupe qui la représente. En acceptant le martyre, les victimes potentielles ne peuvent être sûres que leur mort promouvra bel et bien leur cause et l'aidera à assurer son triomphe final. En termes pragmatiques, ceux que prône notre variété moderne de rationalité, leur mort est des plus inutiles - voire contre-productive, dans la mesure où plus de fidèles mourront en martyrs, moins il en restera pour lutter au nom de la cause. En acceptant le martyre, les victimes potentielles de la fureur de la foule placent la loyauté envers la vérité au-dessus de tout calcul terrestre (matériel, rationnel et pragmatique) réel ou putatif, individuel ou collectif, de bénéfice ou de profit.

Voici ce qui distingue le martyr du héros moderne. Ce que les martyrs avaient à espérer de mieux, en matière de gain, c'était la preuve ultime de leur probité⁴ morale, le repentir, la rédemption de leur âme ; les héros sont quant à eux

modernes - ils calculent les pertes et les profits, ils veulent que leur sacrifice soit
 30 remboursé. Le « martyr inutile » n'existe pas et ne peut exister. En revanche,
 nous désapprouvons et raillons les cas d'« héroïsme inutile », ces sacrifices qui
 n'apportent aucun profit.

Quand je parle de profits, je ne pense pas en termes de gains monétaires ; à
 l'instar des martyrs, les héros ne peuvent être accusés de cupidité ou de toute
 35 autre motivation égoïste et banale. La plupart d'entre eux ne font pas ce qu'ils font
 parce qu'ils attendent qu'on les rembourse pour le service rendu, ou qu'on leur
 offre une compensation pour les problèmes rencontrés. Ils se moquent de leurs
 confort et récompense personnels ; ils sont prêts pour le sacrifice suprême - mais
 un sacrifice produisant un effet qui ne pourrait être accompli autrement, un sacrifice
 40 dont le but serait plus difficile à atteindre autrement. Se rapprocher du but, voilà qui
 rend leur mort *utile*.

Pour valider la perte d'une vie, le but de la mort doit offrir au héros plus de
 valeur qu'il ne retirerait de toutes les joies de la vie. Cette valeur doit survivre à la
 vie individuelle du héros, dont on conviendra aisément qu'elle est brève et doit
 45 s'acheter à l'instant de la mort - et la mort du héros doit contribuer à cette survie.
 Alors que le sens du martyr ne dépend pas de ce qui se passe dans le monde
 après coup, le sens de l'héroïsme, lui, si. Renoncer à la vie sans effet tangible⁵, et
 gâcher ainsi une chance d'investir sa mort de gravité, voilà qui ne serait pas un
 acte d'héroïsme mais témoignerait d'une erreur de calcul ou d'un acte de folie -
 50 voire d'une preuve de négligence condamnable par rapport à son devoir.

Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Arthème Fayard, coll. « Pluriel », 2005, pp. 69 – 72.

Traduction : Christophe Rosson.

1-René Girard (1923 - 2015) est un célèbre anthropologue français.

2-Allusion à la Bible : Pilate a ordonné la crucifixion du Christ et Pierre l'a renié.

3-Il faut distinguer le *martyre* (avec un -e) du *martyr*. Le *martyr* est la personne qui se sacrifie ; le
martyre est l'ensemble des actions qu'implique ce sacrifice.

4-Probité : honnêteté.

5-Tangible : concret.

TEXTE N°6 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

La manipulation s'appuie sur une stratégie centrale, parfois unique : la réduction la plus complète possible de la liberté de l'auditoire de discuter ou de résister à ce qu'on lui propose. Cette stratégie doit être invisible car son dévoilement indiquerait qu'il y a tentative de manipulation. Ce n'est pas tant le fait qu'il y ait une stratégie, un calcul, qui spécifie la manipulation que sa dissimulation aux yeux du public. Les méthodes de manipulation avancent donc masquées, et c'est souvent comme cela qu'on les reconnaît.

Dans l'acte de manipulation, le message, dans sa dimension cognitive ou sous sa forme affective, est conçu pour tromper, induire en erreur, faire croire ce qui n'est pas. Ce message est donc toujours mensonger. À cette affirmation, on pourrait objecter, dans le cas de la propagande raciste, que, lorsque certains propagandistes d'extrême droite défendent un tel point de vue, ils y croient eux-mêmes. C'est à ce point précis qu'il est nécessaire d'introduire une distinction entre un point de vue défendu (ici le racisme, qui est la croyance dans l'existence de « races » hiérarchisées entre elles) et les énoncés divers qui vont être construits et utilisés pour le défendre (par exemple l'« évidence scientifique » de l'inégalité entre les races, ou le pseudo-constat de « performances naturelles » différentes entre groupes humains). L'extrême droite ne se contente pas de nous informer qu'elle est raciste et que ce serait bien – de son point de vue – que nous le soyons aussi. Il y a manipulation parce qu'il y a fabrication d'un message qui, lui, relève d'une stratégie du mensonge.

Prenons l'exemple de la tentative de fonder le racisme sur une base scientifique. Celui-ci a longtemps été présenté comme une « réalité scientifique ». Cette affirmation, qui suscite aujourd'hui, hélas, un intérêt renouvelé, convainc de nombreuses personnes, qui auraient peut-être été plus résistantes autrement, de la légitimité d'un tel sentiment. Or aucun dirigeant d'extrême droite ne peut croire que le racisme est fondé scientifiquement, puisque aucune preuve n'a jamais pu être fournie de ce point de vue malgré les efforts de scientifiques acquis à cette cause (c'est tout le problème des nazis qui, faute de critères scientifiques, toujours introuvables, se sont rabattus, pour appliquer concrètement les lois « racistes » de Nuremberg, sur des critères... religieux). Tout au plus peuvent-ils croire qu'*un jour* ces théories seront fondées scientifiquement et qu'ainsi leur croyance sera prouvée.

Il y a donc bien un décalage entre l'opinion réelle – le sentiment raciste auquel ils adhèrent – et le message – manipulateur – qu'ils proposent pour la défendre. Ce décalage s'observe partout où l'on construit artificiellement un message en fonction uniquement de sa capacité à emporter coûte que coûte l'adhésion de l'auditoire, qu'il s'agisse de la politique, de la communication ou de la publicité. Le manipulateur ne croit pas à ce qu'il dit pour convaincre, même s'il est certain de l'opinion qu'il défend.

Philippe Breton, *La Parole manipulée*, La Découverte, pp. 22 – 24.

TEXTE N°7 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

Personne ne naît individu, et si une personne devient un individu avec le temps, elle n'échappe pas, tout au long de ce processus, aux conditions fondamentales de la dépendance. L'on ne peut échapper à cette condition avec le temps. Quelles que soient nos opinions politiques au présent, nous sommes toutes et tous nés dans une condition de dépendance radicale. S'il nous arrive de repenser à cette condition dans l'âge adulte, peut-être éprouvons-nous une légère humiliation ou un peu d'inquiétude, peut-être encore préférons-nous écarter cette pensée. Peut-être une personne ayant un fort sentiment d'autosuffisance individuelle se sentira-t-elle offensée par le fait qu'il y avait un temps où elle ne pouvait pas se nourrir toute seule ni tenir debout toute seule. Je voudrais cependant dire que personne, en réalité, ne tient debout toute seule ; et à strictement parler, personne ne se nourrit soi-même non plus. Les études sur le handicap nous montrent que pour se déplacer dans la rue, il faut qu'il y ait un trottoir qui permette le mouvement, surtout si l'on se déplace dans un fauteuil ou avec un instrument de soutien. Mais le trottoir, lui aussi, est un instrument de soutien, comme le feu rouge ou le passage piéton. Les personnes handicapées ne sont pas les seules qui aient besoin de soutien pour se déplacer, se nourrir ou même respirer. Toutes ces capacités humaines fondamentales sont, d'une manière ou d'une autre, soutenues. Personne ne peut se déplacer, respirer ou trouver de la nourriture si elle n'est pas soutenue par un monde qui fournisse un environnement construit pour le passage, par un monde qui prépare et répartisse la nourriture pour qu'elle puisse aller à notre bouche, par un monde qui soutienne, maintienne et entretienne un environnement rendant possible un air d'une qualité telle que nous puissions respirer.

La dépendance peut être définie en partie comme le fait de s'appuyer sur des structures sociales et matérielles, et sur l'environnement, car celui-ci aussi rend la vie possible [...]. [P]eut-être pourrions-nous dire que nous ne surmontons pas la dépendance de la petite enfance en devenant adultes. Cela ne veut pas dire que l'adulte est dépendant exactement de la même façon que le nouveau-né ou le petit enfant, mais seulement que nous devenons des créatures qui ne cessent de s'imaginer dans l'autosuffisance pour se retrouver devant une image d'elles-mêmes qui ne cesse de pâlir tout au long de la vie.

Judith Butler, *La force de la non-violence*, 2020, Arthème Fayard, coll. « Pluriel », pp. 53 – 55. Traduction : Christophe Jaquet.

TEXTE N°8 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

Le mensonge fait partie de ces trahisons de la parole, mettant en péril la sécurité qu'elle nous fournit lorsque nous avons confiance en celui qui la prononce. Le mensonge a de multiples origines.

Arme du pauvre, il est souvent nécessaire à celui qui n'a pas de pouvoir. Lorsque celui-ci sent ne pas pouvoir dire la vérité car il ne sera ni écouté ni reconnu dans son courage, un mensonge atteste de sa capacité à se protéger. Il permet d'échapper à la responsabilité de nos actes, nous fuyons et accusons le voisin. Lorsque la vie est trop loin de nos espoirs, il s'apparente parfois au rêve, devient pathologique s'il est la seule manière de survivre sans plus de différence entre réalité et imaginaire. Le mensonge est un symptôme, et comme tel son sens est ailleurs.

La sécurité pour un enfant dépend en grande partie de l'univers du langage, de notre fiabilité, de notre sincérité, de nos promesses tenues, de notre repérage symbolique ; dans sa dépendance il est fragile et fait confiance à notre parole omnisciente. Un jour, il aura certes à éprouver une déception en comprenant que nous ne sommes pas infaillibles, qu'il ne peut pas nous faire confiance aveuglément : indispensable et douloureuse confrontation, pour entrer dans une confiance mesurée [...].

Nous pouvons mentir sciemment en ne disant pas la vérité d'un diagnostic, d'un pronostic. En cachant pour épargner, ne pas effrayer. Ce n'est pas vraiment du mensonge, juste une omission pour préserver, soustraire à une plus grande douleur. « Vous ne me l'avez pas dit, vous m'avez menti », telle est toutefois l'éternelle souffrance de celui qui découvre ce que nous lui avons caché.

25 Il est des paroles de vérité qui sont des assassinats lorsque nous les
prononçons sans nous préoccuper des effets qu'elles auront sur lui. Il est des
omissions qui sont de sollicitude¹. C'est affaire de doigté. La vérité n'est pas
toujours bonne à dire, mais si nous la tenons comme sujet vivant, muni de
forces intérieures, alors ne pas mentir, partager, échanger peut n'être pas nocif.

30 Nommer ainsi une difficulté avec la temporalité de celle-ci : « Elle est
d'aujourd'hui, et n'entache pas votre dignité. »

Un adulte qui affirmerait « Je ne mens jamais » mentirait en prononçant
ces mots. Et celui qui dit « Je mens, j'ai menti » dira la vérité. Nos mensonges
révèlent inéluctablement nos fuites et nos protections. Nos promesses, la

35 qualité de nos échanges.

**Mireille Cifali, *Tenir parole*, chapitre 1, Presses Universitaires de France, 2020,
pp. 23 – 27.**

1- Sollicitude : bienveillance, attention portée à l'autre.

TEXTE N°9 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

[D]e manière schématique, nous pouvons distinguer trois manières principales d'acquérir de nouvelles croyances. Les différents canaux sensoriels peuvent, tout d'abord, nous fournir une somme considérable d'informations qui peuvent s'avérer utiles pour l'avenir de l'individu. Une partie des représentations
5 qui se sont échafaudées sur la base de ces informations perceptuelles font l'objet d'un codage par le cerveau afin d'être mobilisées en cas de besoin. La première source de nos croyances réside ainsi dans la *perception*. La force de persuasion de ce canal informationnel est quasiment irrésistible : une fois qu'une chose est vue, par exemple, elle est généralement crue. Etant donnée la
10 bonne fiabilité générale de nos dispositifs sensoriels, ce mécanisme d'acquisition de croyances est particulièrement pertinent en termes d'histoire naturelle. Les illusions perceptives, comme celle de Müller-Lyer (un segment de droite paraît plus court lorsqu'il est placé entre des crochets fermés que lorsqu'il est placé entre des crochets ouverts), peuvent certes entraîner de fausses
15 croyances mais il ne s'agit pas là de crédulité.

Nous acquérons également de nouvelles croyances au moyen d'*inférences* : ce sont alors des processus de raisonnement qui prennent la place de nos sens. Ainsi, si je dispose de la croyance générale que les orages sont particulièrement fréquents en montagne durant la saison estivale, je peux
20 former la croyance, un beau matin du mois d'août, qu'il est prudent de prendre un imperméable avant de partir pour une longue excursion. Les inférences ont ainsi l'avantage de nous permettre d'accroître considérablement notre « stock » de croyances justifiées qui porte sur des environnements distants, d'un point de

vue aussi bien spatial que temporel, et par conséquent non perceptibles.

25 Certes, les inférences peuvent également s'avérer erronées et donc conduire à l'élaboration de croyances fausses. Mais il s'agira alors d'erreurs de raisonnement qui ne correspondent pas véritablement à ce qui est recouvert par la notion de crédulité. En revanche, les raisonnements pseudo logiques qu'utilisent les manipulateurs pour pousser leurs interlocuteurs à l'erreur
30 inférentielle, et les persuader par là même de la validité de leurs propos, concernent bien le phénomène de la crédulité.

Ce dernier exemple renvoie à la troisième manière d'acquérir des croyances : la *communication*. En profitant des informations qui sont détenues par nos semblables, nous pouvons en effet considérablement accroître le stock
35 de nos croyances. Mais le problème est qu'un individu peut fort bien, pour différentes raisons, ne pas vouloir transmettre des informations vraies. Dans ce cas, le fait d'admettre trop facilement ce qui nous est communiqué peut avoir des conséquences désastreuses ; la confiance est par conséquent un des principaux fondements de la crédulité.

Fabrice Clément, *Les Mécanismes de la crédulité*, « Introduction », Droz, 2006, pp. 15 – 16.

TEXTE N°10 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS ($\pm 10\%$)

Il est symptomatique que, lorsque nous pensons à une activité intrinsèquement satisfaisante, c'est d'abord le domaine des loisirs qui nous vient à l'esprit : un sport, par exemple, ou un hobby que nous apprécions particulièrement. Ces activités sont des fins en soi et nous les pratiquons sans que personne nous paye pour ce faire. Inversement, l'objet fondamental du travail est la rémunération, et il y aurait quelque chose d'utopique à essayer de comprendre le travail sans aucune référence à ce bien externe. Peut-être que la séparation entre travail et loisir, entre dure nécessité et activité agréable est un fait incontournable de la vie. Mais essayons d'imaginer à quoi pourrait ressembler une forme d'existence plus intégrée, même si ce faisant on pourra nous reprocher de nous aventurer sur le territoire douteux de l'« idéalisme ».

De nos jours, il est fréquent que les individus considèrent que leur « véritable personnalité » s'exprime dans les activités auxquelles ils consacrent leur temps libre. Conformément à cette perception, un bon travail est un travail qui vous permet de maximiser les moyens de poursuivre ces autres activités à travers lesquelles la vie a enfin un sens. Le vendeur d'hypothèques¹ travaille dur toute l'année avant de s'offrir des vacances au Népal pour escalader l'Everest. Au niveau psychique, la fixation hyperbolique² sur cet objectif lui permet de tenir le coup pendant les mois d'automne, d'hiver et de printemps. Les sherpas³ semblent comprendre leur rôle dans ce drame intime et s'efforcent de faciliter avec discrétion son besoin d'une confrontation nue et solitaire avec le Réel. Il y a déconnexion totale entre son existence au travail et ses loisirs : dans la première, il accumule de l'argent ; dans le cadre des seconds, il engrange des nourritures psychiques. Les deux dimensions de son existence sont codépendantes et aucune ne serait possible sans l'autre, mais la forme que prend cette codépendance est celle d'une espèce de négociation entre deux subjectivités différentes plutôt que celle d'un tout cohérent et intelligible.

Il existe pourtant des vocations qui semblent offrir une connexion plus étroite entre le fait de vivre sa vie et celui de la gagner. Ce type de cohérence est-elle liée à la nature du travail lui-même ? Un médecin s'occupe des corps, un pompier veille aux incendies, un enseignant forme les enfants. Tout comme l'Everest, ces choses font partie du réel, et les pratiques qui les servent exigent le type de concentration autour de laquelle une existence peut prendre forme (de même que l'existence des sherpas tourne autour de l'escalade en montagne). Dans ces professions, le praticien développe une forme avancée de jugement discriminant sur les objets de sa pratique, quelque chose qui ressemble un peu à la capacité d'appréciation esthétique. Sa perception des corps, des incendies, des élèves ou des montagnes se renforce avec l'expérience, et sa capacité de réagir de façon appropriée progresse en conséquence.

Un bon enseignant aime ses élèves et cherche à développer leur intelligence. La plupart des individus qui travaillent sur des automobiles aiment les voitures. Ils cherchent généralement à développer leur capacité à rouler plus vite. Il est donc possible que le travail d'un mécanicien ait lui aussi le caractère d'une vocation.

Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2009, pp. 210 – 211. Traduction : Marc Saint-Upéry.

- 1- Hypothèques : droit dont dispose un créancier (quelqu'un qui a prêté de l'argent) sur un bien immeuble (maison, appartement) pour se rembourser.
- 2- Hyperbolique : signifie ici « intense, exclusive ».
- 3- Sherpas : guide de haute montagne dans la région de l'Himalaya.

TEXTE N°11 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

Pour mentir, il faut être capable de manifester un comportement qui réponde à une *représentation*. Par exemple, une limace de mer perçoit une stimulation chimique, colorée, odorante, lumineuse, et y répond. Quand il y a une stimulation de l'organisme, il y a une réponse : elle s'enfuit, elle se dilate, elle se recroqueville, etc., mais elle n'a pas le temps de mentir. Pour mentir, il faut qu'il y ait une possibilité d'évolution, une possibilité de retard, de représentation, donc une possibilité de mémoire, d'apprentissage et surtout une possibilité de créer un monde intime auquel on va répondre, et non plus seulement l'existence d'un monde extérieur comme c'est le cas pour la limace de mer.

Pour y parvenir, on doit avoir acquis, au cours de l'évolution, un cerveau capable de nous faire vivre dans un monde absent, de décontextualiser une information. La limace de mer, elle, vit dans l'immédiat, elle vit dans le contexte.

Les oiseaux commencent à jouer. Le jeu n'est pas un mensonge, mais c'est déjà un comportement intentionnellement mal adapté. Les oiseaux lâchent le morceau de viande, plongent et le rattrapent en vol ; le relâchent et hop... le rattrapent encore.

Les chiens et les chats, bien sûr, sont de grands joueurs. Là non plus il ne s'agit pas de mensonges intentionnels, mais plutôt de petites maladaptations comportementales intentionnelles, dont le bénéfice est de permettre l'adaptation à de nombreux environnements différents.

L'imperfection permet l'évolution.

La limace de mer, elle, s'adapte ou meurt. Si le milieu change, elle disparaîtra comme ont disparu 99 % des espèces vivant à l'origine du monde. Les espèces qui ont survécu sont les espèces imparfaites, donc capables de résoudre de multiples problèmes différents.

Nous disions donc que les oiseaux, qui ont un début de lobe préfrontal, des apprentissages, une mémoire, commencent à jouer. Les mammifères supérieurs jouent aussi beaucoup dans les petites années, mais ensuite
30 s'arrêtent dès la puberté. En revanche les animaux domestiques jouent après la puberté parce qu'ils sont humanisés, c'est-à-dire qu'ils continuent à apprendre toute leur vie.

Mais les grands singes, eux, commencent à mentir. Comme ils n'ont pas la parole, ils se servent de mensonges comportementaux, de même que nos
35 enfants avant qu'ils ne sachent parler. Le grand singe invente un scénario, comme le fait un enfant, dont le but est de tisser un lien. C'est une preuve d'aptitude à l'innovation.

Un être vivant capable de mentir est un être vivant capable de créer, d'innover, (finalement, je suis en train de faire l'éloge du mensonge... c'est
40 surprenant [...]).

Boris Cyrulnik, *La sincérité du mensonge*, dialogue avec Marie de Solemne, édition Dervy, 1999, pp. 33 – 35.

TEXTE N°12 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

Pour commencer, examinons ce qu'il faut entendre par « complotisme contemporain ». Celui-ci se caractérise par une forte interpénétration de motifs particulièrement mobiles, qui impliquent bien sûr des narratifs complotistes à proprement parler, mais également des modes spécifiques d'appréhension et de circulation de l'information, des schémas interprétatifs particuliers de l'actualité, certaines pratiques discursives et argumentatives, ainsi que des attitudes réactives et affectives relativement prévisibles. Ce conglomerat de motifs et d'attitudes aboutit à ce qu'on pourrait appeler un *style*, avec ses figures imposées, qui dessine les contours d'une vision téléologique du monde (à la fois passé, présent et futur). Selon cette façon d'envisager les choses, « tout est joué d'avance », « les dés sont pipés », « on nous cache tout », « les apparences sont trompeuses » et les problèmes, les crises, les désastres et les conflits sont toujours le produit d'une machination sophistiquée élaborée par des entités secrètes, surnoises, puissantes et malfaisantes. Cette force maléfique et nébuleuse constitue la *cause finale* du monde tel qu'il nous est présenté, c'est-à-dire sous une forme mensongère destinée à dissimuler sa véritable nature et les intérêts cachés qu'elle permet de préserver. Le complotisme contemporain, à ce compte, n'est rien d'autre que la prétention de démasquer et déjouer ce plan sordide. Il représente l'espoir de faire sortir le monde réel de l'obscurité dans laquelle il est maintenu, bien souvent dans la perspective millénariste de faire triompher les forces du bien sur les puissances diaboliques qui s'efforcent de dénaturer tout ce qui est bon, juste, pur et innocent.

25 Cette présentation très schématique du phénomène complotiste permet de
le distinguer de la question beaucoup plus restreinte des seules « théories du
complot ». Celles-ci, historiquement, constituent de simples réinterprétations de
faits particuliers sous l'angle inattendu, et généralement impopulaire, d'une
préméditation stratégique, autrement dit d'un complot réussi. Ce dernier est par
nature alambiqué puisqu'il nécessite l'opération d'une disjonction
30 particulièrement délicate à mener avec succès : d'une part l'exécution du
complot lui-même, qui doit servir à défendre ou à obtenir des intérêts précis
d'une façon qu'il serait impossible de réaliser autrement (par exemple en toute
transparence) ; et d'autre part, en parallèle, la création d'un faux-semblant qui
efface les traces du complot et oriente l'opinion publique (en réalité, tous ceux
35 qui ne sont pas impliqués dans le complot) vers une interprétation alternative,
qualifiée de « version officielle », qui ne serait rien d'autre que « ce que l'on
cherche à nous faire croire ».

Il existe bien sûr des différences entre les innombrables théories du
complot disponibles sur le marché. Dans l'ensemble elles obéissent néanmoins
40 à ce schéma qui implique l'existence de deux complots parallèles : la réalisation
d'un plan inavouable d'une part, sa dissimulation d'autre part, les deux devant,
si possible, être exécutés du même geste.

**Sebastian Dieguez, *Croiver. Pourquoi la croyance n'est pas ce que l'on croit*, Eliott, 2022,
pp. 114 – 116.**

TEXTE N°13 | RÉSUMÉ EN 150 MOTS (± 10%)

Au sein des groupes antérieurs, [...] l'individu n'a pas la possibilité d'être seul, il n'en éprouve pas non plus le besoin ni n'en a la capacité. L'individu n'a guère la possibilité, ni le désir ou la capacité de prendre des décisions pour lui tout seul ou de se livrer à quelque considération sans référence constante au groupe. Cela ne
5 veut pas dire que les membres de ces groupes vivent en harmonie les uns avec les autres. C'est bien souvent tout le contraire. Mais cela signifie seulement - pour employer une formule drastique - que l'on pense et que l'on agit avant tout dans "la perspective du 'nous'". La structure de la personnalité individuelle est marquée par la perpétuelle coexistence avec les autres et par la détermination perpétuelle de
10 son comportement en fonction des autres.

Dans les organisations plus récentes des sociétés étatiques des pays hautement industrialisés, fortement peuplés et fortement urbanisés, les adultes ont non seulement une possibilité, mais aussi une capacité et trop souvent même un besoin bien plus grands d'être seuls - ou d'être à deux. La nécessité de faire pour
15 soi-même le choix entre de nombreuses possibilités devient très tôt une habitude, un besoin, voire un idéal. Outre le contrôle du comportement par les autres intervient de plus en plus dans tous les domaines de l'existence un contrôle par soi-même [...].

La fierté qu'éprouve l'être fortement individualisé de son indépendance, de sa
20 liberté, de sa capacité à agir sous sa propre responsabilité et de décider pour lui-même, d'un côté, et de l'autre la plus grande séparation entre les êtres, leur tendance à se percevoir comme des individus dont l'"intérieurité" serait inaccessible aux autres, à qui elle resterait cachée, comme un "moi dans sa coquille" pour qui les autres hommes apparaîtraient comme extérieurs et étrangers voire comme des
25 geôliers¹, et toute la gamme de sentiments liés à cette perception de soi-même, par exemple le sentiment de ne pas pouvoir vivre sa propre vie, le sentiment de l'isolement fondamental ou les sentiments de solitude - les deux ne sont que différents aspects d'un même schéma fondamental de la formation de la

personnalité. Mais comme l'on porte sur ces deux côtés des jugements opposés, comme le climat affectif auquel ils sont liés est différent, on a tendance à y voir des phénomènes indépendants existant séparément et sans liens.

En d'autres termes, l'évolution sociale vers un plus haut degré d'individualisation ouvre à l'individu la voie de certaines formes spécifiques de satisfaction ou d'accomplissement en même temps que d'insatisfaction et d'échec, elle lui offre de nouvelles chances de joie, de bonheur, de bien-être et de plaisir et l'expose à de nouveaux risques de souffrance, d'insatisfaction, de déplaisir et de malaise qui ne sont pas moins spécifiques de sa société.

La possibilité de rechercher seul, et dans une large mesure par son propre choix et ses seules forces, la satisfaction d'une aspiration individuelle comporte en elle-même des risques particuliers. Non seulement elle demande une dose considérable de persévérance et de perspicacité à long terme, mais elle pousse aussi constamment l'individu à laisser de côté les chances occasionnelles qui s'offrent à lui au bord du chemin, à négliger les impulsions momentanées, au profit de la poursuite d'objectifs à long terme dont il escompte une satisfaction durable.

Les deux choses sont parfois conciliables, mais parfois elles ne le sont pas. On peut prendre le risque. On a le choix. La plus grande liberté de choix et l'augmentation des risques vont de pair. On peut atteindre les objectifs qui donnent son sens et son accomplissement à l'aspiration personnelle, et on peut y trouver la satisfaction qu'on en espérait. On peut les atteindre à moitié. Le rêve était peut-être plus beau que la réalité. On peut les manquer et poursuivre son existence avec le sentiment d'avoir gâché sa vie. Les guerres, les renversements de régime et autres grands événements sociaux peuvent vous barrer la route. On se dira peut-être qu'étant donné son point de départ dans la société, on avait mal évalué ses chances d'atteindre les objectifs en question. On s'impose parfois des exigences abusives ; l'objectif que poursuit l'individu en croyant donner un sens et un accomplissement à sa vie ne correspond pas à ce pour quoi il est le plus doué. L'effort de ce long chemin peut être si dur que l'on en perd la faculté de se réjouir de ses succès et même de ressentir comme un accomplissement satisfaisant ce que l'on a obtenu. La faculté à éprouver du plaisir et le sentiment de l'accomplissement peuvent avoir été ruinés dès la plus tendre enfance dans le

réseau familial. Il peut arriver des tas de choses de cet ordre. Dans le cadre de ces sociétés il y a autant d'aspirations différentielles et de chances offertes à l'individu que de risques d'échec [...].

65 [L']itinéraire que doit parcourir l'individu dans ces sociétés [...] comporte un nombre extraordinaire d'embranchements [...] ; cet itinéraire passe par un grand nombre de fourches et de croisements où l'individu doit choisir d'aller d'un côté ou de l'autre.

70 Si l'on considère les choses rétrospectivement, on est aisément saisi d'un doute : n'aurait-on pas dû à telle ou telle occasion prendre l'autre voie ? N'a-t-on pas alors négligé toutes les possibilités qui étaient offertes ? Maintenant, je suis parvenu à cette position, j'ai donné ceci ou cela aux autres, je suis devenu spécialiste de telle ou telle chose. Mais n'ai-je pas laissé s'étioler² tous les autres talents qui m'étaient donnés ? N'ai-je pas laissé de côté beaucoup de choses que j'aurais voulu faire ? Il est dans la nature même des sociétés qui exigent de
75 l'individu un plus ou moins haut degré de spécialisation de lui faire négliger une foule de possibilités qu'il n'utilise pas, de vies qu'il ne vit pas, de rôles qu'il n'aura pas joués, d'expériences qu'il n'aura pas vécues et d'occasions qu'il aura manquées.

Norbert Elias, *La société des individus*, « Conscience de soi et image de l'homme » (années 40 – 50), Fayard, Pocket, pp. 177 – 180. Traduction : Jeanne Étoré.

1-Geôlier : gardien de prison.

2-S'étioler : s'abîmer, se défaire.

TEXTE N°14 | RÉSUMÉ EN 120 MOTS (± 10%)

Les mesures de confinement étaient à peine levées que toute une jeunesse est descendue dans les rues de nombreux pays, pour dénoncer les violences policières et les discriminations dont les Noirs sont trop souvent victimes. L'étincelle est partie des États-Unis et de la mort de George Floyd, allumant une mèche qui paraît traverser l'ensemble des sociétés occidentales. Elle a trouvé des échos bien au-delà des jeunes que l'on dit souvent « issus de l'immigration » – alors même qu'ils n'ont connu que leur pays – dans toute une classe d'âge qui se sent solidaire. En France comme ailleurs, il est vrai que cette jeunesse est porteuse d'histoires et de mémoires pour partie différentes de celles des générations antérieures. Mais elle est aussi, et peut-être surtout, porteuse d'un présent douloureux, et d'une sensibilité politique nouvelle.

Rendu public en juin 2020, le rapport 2019 de la Commission nationale consultative des droits de l'homme sur la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie s'ajoute à de nombreuses sources concordantes pour rappeler à quel point, dans des domaines aussi différents que la réussite scolaire, le logement, l'accès à l'emploi ou le rapport aux forces de l'ordre, les ruptures d'égalité liées à l'origine, la religion ou la couleur de peau sont massives. Ne pas les reconnaître relève de la mauvaise foi ou de l'inconséquence politique. Tout comme penser que ces phénomènes trouveront leur résolution dans la répétition d'un catéchisme républicain, qui modèlerait des citoyens égaux parce que semblables, notamment *via* l'institution scolaire. Ce que nous disent avec insistance ces jeunes gens qui manifestent aujourd'hui, c'est que, face à l'ampleur des difficultés auxquelles ils s'affrontent, la République comme principe ne suffira pas. Ils réclament d'éprouver de manière sensible que cette République soit bien leur communauté politique, qui les intègre et les protège.

Les tentatives de disqualification de ces manifestations n'ont pas tardé. Elles ont d'abord porté sur leur caractère importé, qui plaquerait une histoire et des concepts nord-américains sur une réalité française qui n'aurait rien à voir. La France n'est pas les États-Unis. Mais ces derniers n'ont pas, tant s'en faut, le monopole du racisme et des discriminations. Il s'agit là, aussi, de problématiques singulièrement françaises. Les penser comme telles n'interdit pas d'aller chercher ailleurs des ressources, aussi bien conceptuelles que militantes. Des révolutions démocratiques de la fin du XVIII^e siècle aux printemps arabes, en passant par les mouvements sociaux des années 1960 et 1970, l'histoire a donné suffisamment d'illustrations de la capacité des imaginaires politiques, non pas simplement à s'exporter, mais à circuler et à devenir hybrides, en s'incarnant à chaque fois dans des contextes particuliers. C'est bien de la France qu'il est question dans ces manifestations.

Plus grave sans doute, le retour de l'antienne¹ selon laquelle les manifestants seraient mus par la seule logique du conflit identitaire, menaçant le pacte républicain dont ils aspireraient à faire sécession. En France, la puissance symbolique d'une telle accusation vaut disqualification immédiate. Elle permet de ne pas voir que ce que réclament aujourd'hui ces mouvements n'est pas le contournement du pacte républicain, mais bien au contraire son approfondissement, de sorte qu'il tienne véritablement ses promesses. Elle rend impossible le débat que nous devrions avoir sur la manière de construire la communauté politique plurielle que ces jeunes gens appellent de leurs vœux.

S'il faut donc formuler un souhait, ce serait que ce débat ait lieu, et soit instruit comme une question politique et sociale, et non morale. Faire le procès en racisme de la société française, et désigner à travers lui des victimes et des coupables, se révélera une impasse. Il faut, en revanche, prendre acte de la gravité et de la profondeur des phénomènes discriminatoires, qui constituent une négation tangible du principe d'égalité. À cet égard, il est très significatif que la colère de cette jeunesse française et mondiale explose juste à la sortie du confinement. La maladie, ce fléau réputé aveugle, a frappé certains plus

60 durement que les autres. Et ses conséquences économiques sont très différenciées. La jeunesse des quartiers populaires éprouve au quotidien, depuis des années, une sensation d'étouffement et d'absence de perspectives que le confinement a poussée à son paroxysme². Elle l'exprime aujourd'hui. Il est impératif de l'entendre.

« La République ne suffira pas », éditorial de la revue *Esprit*, n°466, juillet-août 2020, pp. 5 – 7.

1- Antienne : synonyme de « refrain », ici employé en un sens péjoratif.

2- A son paroxysme : à son plus haut degré.

TEXTE N°15 | RÉSUMÉ EN 80 MOTS (± 10%)

Le mensonge est un acte qui demande une très grande précision. Il consiste à introduire un élément de fausseté au sein d'un système ou d'un ensemble de convictions, afin d'échapper aux conséquences fatales qui se produiraient si la vérité n'était pas altérée. Cela exige une grande habileté, car il faut se soumettre aux contraintes objectives imposées par ce qu'on estime être la réalité. Le menteur est obligatoirement concerné par le souci de vérité. Avant de concocter un mensonge, il doit chercher à déterminer ce qui est vrai. Et pour que son mensonge soit efficace, son imagination doit se laisser guider par la vérité.

En revanche, la personne qui entreprend de se sortir d'embarras en racontant des conneries dispose d'une liberté beaucoup plus grande. Plus besoin de viser comme un tireur d'élite : le champ de vision est désormais panoramique. N'ayant plus besoin d'introduire un élément de fausseté en un point précis, le baratineur ne dépend pas des faits avérés qui entourent ce point ou qui le croisent. Il lui est même possible, si nécessaire, de truquer le contexte. Cette liberté vis-à-vis des contraintes imposées au menteur ne signifie pas, bien entendu, que la tâche soit plus aisée. Mais le mode de créativité requis est moins analytique, moins réfléchi que pendant l'élaboration du mensonge. Il offre beaucoup plus d'espace à l'indépendance, à l'improvisation, au pittoresque, aux jeux de l'imagination. Il demande le talent d'un artiste plutôt que celui d'un artisan. D'où la notion familière de « roi des déconneurs », de « baratineur génial » [...].

Ce dont le baratin donne une représentation déformée, ce n'est ni la situation à laquelle il se réfère ni ce que pense réellement le baratineur de cette situation. Le mensonge, en revanche, déforme cette situation puisqu'il introduit un élément de fausseté. N'étant pas obligatoirement faux, le baratin diffère du

mensonge par les intentions qui le sous-tendent. Le baratineur peut très bien ne pas nous induire en erreur, et même n'en avoir aucun désir, que ce soit à propos de la réalité des faits ou de l'idée qu'il s'en fait. La seule chose sur laquelle il essaye de nous tromper, c'est son baratin. Voilà la caractéristique nécessaire et suffisante qui le distingue : dans un certain sens, il cherche toujours à dissimuler ses objectifs.

Le baratineur et le menteur donnent tous deux une représentation déformée d'eux-mêmes et voudraient nous faire croire qu'ils s'efforcent de nous communiquer la vérité. Leur succès dépend de notre crédulité. Mais le menteur dissimule ses manœuvres pour nous empêcher d'appréhender correctement la réalité : nous devons ignorer qu'il tente de nous faire avaler des informations qu'il considère comme fausses. Au contraire, le baratineur dissimule le fait qu'il accorde peu d'importance à la véracité de ses déclarations : nous ne devons pas deviner que son but ne consiste ni à dire des vérités ni à les cacher. Cela ne signifie pas que son discours obéisse à des impulsions anarchiques, mais que les motivations qui le gouvernent ne se soucient guère de la réalité.

Personne ne peut mentir sans être persuadé de connaître la vérité. Cette condition n'est en rien requise pour raconter des conneries. Un menteur tient compte de la vérité et, dans une certaine mesure, la respecte. Quand un honnête homme s'exprime, il ne dit que ce qu'il croit vrai ; de la même façon, le menteur pense obligatoirement que ses déclarations sont fausses. À l'inverse, le baratineur n'est pas tributaire de telles contraintes : il n'est ni du côté du vrai ni du côté du faux. À l'encontre de l'honnête homme et du menteur, il n'a pas les yeux fixés sur les faits, sauf s'ils peuvent l'aider à rendre son discours crédible. Il se moque de savoir s'il décrit correctement la réalité. Il se contente de choisir certains éléments ou d'en inventer d'autres en fonction de son objectif.

Harry G. Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, Fayard, coll. « 1001 nuits », 2005, pp. 57 – 62.

TEXTE N°16 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

Pour la plupart des gens, le fait qu'une information soit fausse constitue en soi une raison suffisante pour ne pas la transmettre – bien qu'un tel obstacle soit peu contraignant et aisément surmontable. À l'inverse, le menteur [...] y voit une raison de la transmettre. Pour le baratineur, l'argument ne joue ni dans un sens ni dans l'autre. Lorsqu'ils mentent comme lorsqu'ils disent la vérité, les gens sont mus par leur vision du monde. Celle-ci leur sert de guide chaque fois qu'ils s'efforcent de décrire la réalité avec fidélité ou de manière trompeuse. C'est pourquoi le fait de prononcer des mensonges ne rend pas une personne incapable de dire aussi la vérité – ce qui est le cas pour celui qui raconte des conneries. À cause de l'indulgence excessive dont il bénéficie, le baratineur finit par ne plus prêter attention à ses propres assertions, de sorte que son sens des réalités a tendance à s'atténuer, voire à s'évanouir. Le menteur et l'honnête homme jouent l'un en face de l'autre, mais respectent les mêmes règles du jeu. Ils tiennent compte tous deux des faits avérés, même si l'un obéit à l'autorité de la vérité, tandis que l'autre la défie et refuse de se plier à ses exigences. Le baratineur, pour sa part, l'ignore totalement. Il ne la rejette pas à la façon du menteur : il ne lui accorde pas la moindre attention. C'est pourquoi le baratineur est un plus grand ennemi de la vérité que le menteur.

20 L'homme désireux de rapporter ou de dissimuler la réalité part du principe
que celle-ci est à la fois définie et connaissable. Son désir de dire la vérité ou de
mentir présuppose l'existence d'une différence entre une bonne et une
mauvaise interprétation, et la possibilité dans certains cas de déterminer cette
différence. Celui qui ne croit pas en cette possibilité d'établir la véracité ou la
fausseté de certaines déclarations se retrouve en face d'une alternative. Soit il
25 renonce à toute tentative de dire la vérité ou de tromper, ce qui signifie qu'il
s'interdit toute assertion relative à la réalité. Soit il continue à tenir des propos
visant à décrire la réalité, mais il est alors condamné à dire des conneries.

**Harry G. Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, Fayard, coll. « 1001 nuits », 2005,
pp. 64 – 67.**

TEXTE N°17 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

La politique est un espace de promesses, d'aspirations, de paris, où l'on évalue et mobilise, opérations qui vont bien au-delà de la simple description de réalités objectives. Evidemment, elle prend aussi en compte des faits objectifs. Mais en politique l'information ouvre la discussion plutôt qu'elle ne la conclut.

5 L'action vise toujours à transformer la situation, au point que celui qui s'informe veut lui aussi agir sur le réel, qu'il est davantage qu'un collecteur de faits. Même quand il semble se contenter d'enregistrer, il fait davantage : il veut conserver, ou susciter l'adhésion, ou inciter au changement, ou encore se donner des airs de respectabilité. En politique, le degré zéro de l'action, la simple description, la

10 neutralité n'existent pas ; celui qui ne fait rien fait aussi quelque chose et en est responsable ; celui qui se contente de décrire exclut de la description les appréciations qui lui sont moins favorables et celui qui se vante d'être neutre prend un certain parti en feignant n'en avoir aucun.

Dans une démocratie, la politique est un combat par l'interprétation. Il

15 s'ensuit que le débat sur la manière dont on doit interpréter les résultats électoraux, par exemple, ou la situation économique, est parfaitement raisonnable. La démocratie n'est pas un système chargé de résoudre des problèmes déterminés, mais de les identifier et de les transformer en quelque chose qui pourra être discuté publiquement. Le concept de ce qui doit relever

20 de la politique est lui-même un concept politique en tant qu'il a toujours un sens qui fait polémique. La question de savoir ce qui est ou non politique, ce qui doit ou non entrer dans l'agenda politique, relève toujours de la décision politique.

Je ne nie pas qu'il y ait des mensonges en politique. Je considère simplement que ce mot de « mensonge » est trop grossier pour pouvoir décrire le type de communication qui est à l'oeuvre dans ce domaine. Le discours politique a une logique propre irréductible à celle des autres actes de langage [...].

Ceux qui, alarmés par les *fake news* d'aujourd'hui, veulent garantir l'objectivité, laissent entendre que la vérité, à toute époque, a été la norme, qu'elle l'est également aujourd'hui et qu'elle le sera dans le futur. Mais en réalité, elle est bien plutôt l'exception. Le monde social est constitué d'un ensemble d'opinions généralement peu fondées, où les extravagances se donnent libre cours, où des hypothèses sont avancées avec la plus grande légèreté. Il est le règne de la simulation et de l'illusion. Certes, les demi-vérités peuvent finir par devenir des mensonges caractérisés, et même des propos criminels, mais la pratique montre que nous ne pouvons pas pourchasser tous les mensonges. Et surtout, nous avons tous fait l'expérience amère d'être passés bien souvent, en voulant traquer la non-vérité, à côté d'idées parfaitement estimables. Nous ne protégerions pas tant les libertés d'expression ou de conscience si nous n'avions pas connu les maux qui découlent de leur contrôle excessif. Dans une société avancée, l'amour de la vérité est moins grand que la peur que peuvent susciter les administrateurs de la vérité.

Daniel Innerarity, « Les apories de la lutte contre les *fake news* », dans *Esprit*, décembre 2018, éditions Esprit, pp. 58 – 59. Traduit de l'espagnol par Serge Champeau.

TEXTE N°18 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Léopold Senghor a forgé un mot nouveau pour désigner l'ensemble des apports des civilisations d'Afrique centrale, l'ensemble des cadeaux faits aux autres hommes par les hommes à peau noire : la "négritude". Les cadeaux que les hommes se sont faits les uns aux autres depuis qu'ils ont conscience d'être, et qu'ils peuvent se faire encore en un enrichissement sans limites, désignons-le par le mot "humanité".

En quoi consiste-t-elle ?

Leur capacité de raisonner, les hommes l'ont utilisée pour comprendre peu à peu le fonctionnement du monde qui les entoure. Au-delà des apparences, ils ont su découvrir des constances, imaginer des lois, élaborer des modèles explicatifs. Leur cerveau leur a appris à ne pas toujours croire leurs yeux. Ce qui était mystère est devenu phénomène conforme à la prévision. Grâce à la science, les hommes ont pu reculer la frontière qui sépare ce qu'ils dominent de ce qui leur échappe. Ils ont ainsi développé leur prise sur ce qui les entoure.

Leur capacité à s'émouvoir, les hommes l'ont utilisée pour forger d'étranges concepts, ainsi la beauté ou l'amour. Nous nous émerveillons devant un ciel d'été, mais il n'est beau que parce que nous le regardons. Dans cet univers qui ne sait qu'être, nous avons apporté l'émerveillement devant ce qui est.

Leur capacité à prendre conscience d'eux-mêmes, les hommes l'ont utilisée pour imaginer des exigences, ainsi l'égalité, la dignité, la justice. Quelles étranges inventions ! Rien dans la nature ne nous enseigne l'égalité, ni la dignité, ni la justice. Mais nous avons, sans que l'inspiration en vienne d'ailleurs que de nous, déclaré un jour que nous voulions réaliser l'égalité en droit de tous les hommes.

L'humanité, c'est ce trésor de compréhensions, d'émotions et surtout d'exigences, qui n'a d'existence que grâce à nous et sera perdu si nous disparaissions.

Les hommes n'ont d'autre tâche que de profiter du trésor d'humanité déjà accumulé et de continuer à l'enrichir. Force est de constater qu'ils se consacrent à de tout autres objectifs.

Nous voulions faire un état des lieux de notre propriété de famille, la Terre. Le

30 constat est effroyable. Nous avons insisté sur le scandale qu'est le gâchis humain du
 chômage ; nous avons essayé d'être lucide face à la course folle vers le suicide
 nucléaire : des millions d'hommes, chaque jour, gagnent leur vie en participant à la
 mise au point et à la production de moyens de destruction qui ne peuvent que faire
 35 gagner la mort. Nous avons mesuré l'écart entre l'inutile abondance dilapidée par
 une minorité et l'insupportable misère subie par la majorité des hommes.

Notre vaisseau spatial est dans un triste état. Il peut d'un jour à l'autre exploser,
 il peut aussi lentement se dégrader, devenir une triste prison où des milliards
 d'hommes, transis par la peur les uns des autres, animés seulement par la haine,
 n'auront d'autre espoir que de survivre quelques années à leurs ennemis.

40 C'est trop absurde. Une autre voie est possible. Elle nécessite d'abord que
 nous sachions nous regarder lucidement les uns les autres. Bien des drames actuels
 viennent, dit le philosophe Lucien Sève, de ce que les hommes des autres camps
 n'ont pas pour nous de visage : il est tellement plus facile de traiter quelqu'un en
 ennemi quand nous ne voyons rien de lui. Nous vivons dès maintenant un hiver
 45 affectif préfigurant l'hiver nucléaire qui nous menace. Il faut forcer le dégel et
 provoquer, cela ne dépend que de nous, un printemps de regards.

Il faut aussi se débarrasser des réflexes d'agressivité dont il est ridicule de
 prétendre qu'ils font partie de la "nature" humaine [...].

50 S'affronter, c'est être front à front, c'est-à-dire intelligence à intelligence, et non
 force contre force. Ce n'est plus à la guerre qu'il faut consacrer nos recherches, mais
 aux moyens de résoudre nos conflits en préservant la paix ; c'est d'écoles de paix
 dont tous les États, et d'abord les plus puissants, ont besoin. Voilà la tâche de la
 génération qui vient : inventer la Paix.

Albert Jacquard, *Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau*, 1987, chapitre de conclusion.

TEXTE N°19 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Les faits sont saisissants, violents, scandaleux. Une voiture coupe la route à un vélo, une altercation s'ensuit, puis l'automobiliste écrase sciemment le cycliste, qui meurt sous les yeux des passants choqués. Le cycliste est un militant vélo, l'automobiliste conduit un SUV Mercedes. On se croirait dans un mauvais film, mais malheureusement on est à Paris, dans le quartier de la Madeleine, le 15 octobre 2024. La victime se nomme Paul Varry.

Ce récit choquant [...] révèle que les aménagements de voirie sont certes nombreux mais encore insuffisants et parfois dangereux. Il révèle aussi le danger que représentent les SUV pour les piétons et les cyclistes du fait de leur gabarit et de leur poids [...]. Promouvoir l'utilisation du vélo nécessite des aménagements adéquats et des voiries aux vitesses apaisées. La situation actuelle est à bien des égards encore insuffisante au niveau du partage de l'espace dévolu aux différents usagers de la route, car l'automobile garde l'essentiel de l'espace, même au centre de Paris. La dangerosité des grosses voitures en milieu urbain est démontrée par l'accidentologie depuis longtemps [...].

Pourtant, à bien des égards, les enjeux soulevés par la mort de Paul Varry sont ailleurs. Il ne s'agit pas d'un accident, mais de l'usage intentionnel d'un véhicule pour tuer. Face à de telles intentions, les aménagements (encore une fois nécessaires) ne changeront pas grand-chose. La question posée est celle de la violence et de l'agressivité des usagers de la route.

Cette violence est en premier lieu celle de l'automobiliste. Le sentiment de liberté et de puissance donné par sa voiture pousse le conducteur à donner libre cours à ses pulsions, à ses émotions et à ses humeurs. De ce fait, le conducteur est susceptible de connaître des moments de dissociation de soi, qui sont à l'origine de comportements dangereux, d'incivilités et de rixes entre usagers de la route. Ce comportement correspond à ce qui échappe en partie à la socialisation et donc au contrôle de soi.

La voiture est un espace d'expression bien souvent situé en dehors des codes sociaux et de ses exigences de civilité. L'automobiliste, isolé dans l'habitacle, se défait de sa façade publique devenue superflue, il est possible qu'il en vienne à perdre son sang-froid pour donner libre cours à des aspects de soi parfois assez sombres et asociaux.

Mais l'agressivité sur la route est plus générale. La multiplication des modes de transport présents sur les voiries urbaines est de nature à renforcer les conflits entre usagers de la route. Piétons, trottinettes, trottinettes électriques, vélos, vélos-cargos, vélos électriques, scooters, motos, voitures, utilitaires de toutes tailles doivent désormais se partager un espace souvent saturé, c'est une source de tensions et d'incivilités [...].

Même des villes considérées comme exemplaires en matière de partage des voiries comme Amsterdam et Copenhague font face à ces conflits. Elles souffrent notamment du succès de la marche et du vélo en termes de surfaces disponibles.

Toujours au chapitre de l'agressivité, relevons également que le vélo à assistance électrique rapide (VAE 45), tout comme les trottinettes électriques, du fait de sa vitesse, provoque des conflits avec les usagers du vélo conventionnel et les piétons. Ainsi les frottements entre automobilistes et cyclistes se retrouvent entre tous les

45

45 moyens de transport selon une hiérarchie de vitesse et de vulnérabilité. Tout en bas de l'échelle, on retrouvera toujours le piéton âgé, l'enfant à pied, la personne handicapée ou celle qui marche chargée de bagages ou maniant une poussette.

Où est passée la fraternité ? Sortir de cette agressivité malsaine est impératif pour que la rue puisse être l'espace de toutes et de tous. Nous sommes de plus en plus pressés et de plus en plus souvent interrompus par les objets connectés avec lesquels nous nous déplaçons. Dans ce contexte, il est important de se souvenir que nous nous déplaçons pour réaliser des activités, pour nous approvisionner et nous nourrir d'expériences qui nous transforment au fil des journées. On se déplace par obligation ou par choix pour changer d'univers d'activité : pour se récréer, pour voir sa famille,

50

55

pour aller travailler, lorsqu'on part en vacances. En d'autres termes, la mobilité est un moyen de se transformer. Mais alors, libérons-nous de cette réduction de la mobilité aux modes de transport qui sont trop souvent vécus comme des objets de distinction sociale.

Construire une mobilité apaisée, durable et inclusive, créatrice de nouvelles pratiques concrètes, implique de dépasser une vision de la mobilité en termes d'infrastructures et de modes de transport en compétition pour l'espace. Dans cette perspective, pour se transformer et transformer, il faut en premier lieu reconnaître la nature des problèmes d'agressivité et de violence que pose la mobilité ainsi que les conséquences que celles-ci génèrent en termes de morts et de blessés et plus

60

65

généralement d'exclusion de l'espace public des plus vulnérables par la peur.

Il faut ensuite sortir de l'idée que des solutions toutes faites existent ou apparaîtront pour résoudre les problèmes. Les rues et les routes n'ont pas vocation à être un espace de défoulement. Sortir de cet état de fait nécessite la diffusion à grande échelle d'une culture de la mobilité apaisée, portée par la socialisation et l'éducation. L'usage des modes de transport doit cesser d'être un exutoire. Pour se défouler, de nombreuses autres activités sont possibles...

70

Vincent Kaufmann, « Contre l'agressivité sur la route, bâtir une mobilité fraternelle », dans *Le Monde*, 29 octobre 2024.

TEXTE N°20 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

Les régimes totalitaires ne sont rien d'autre que [des] conspirations, issues de la haine, de la peur, de l'envie, nourries par un désir de vengeance, de domination, de rapine ; conspirations qui ont réussi, ou mieux – et c'est là un point important – ce sont des conspirations qui ont *partiellement* réussi : qui ont
5 réussi à s'imposer dans leur pays, à conquérir le pouvoir, à s'emparer de l'État. Mais qui n'ont pas réussi – pas encore – à réaliser les buts qu'elles se sont proposés, et qui, de ce fait même, continuent à conspirer.

On pourrait se demander si la notion de conspiration en plein jour n'est pas une contradiction *in adjecto*¹. Une conspiration implique mystère et secret.
10 Comment pourrait-elle se faire en plein jour ?

Comment [...] une société de ce genre, c'est-à-dire une société qui opère sur la place publique, qui cherche à organiser les masses, et dont la propagande s'adresse aux masses, pourrait-elle garder un secret ? La question est tout à fait légitime. Mais la réponse n'est pas aussi difficile qu'elle le paraît
15 tout d'abord. Elle est même assez simple, car il n'y a qu'un seul moyen de garder un secret ; c'est de ne pas le révéler ; ou de ne le révéler qu'à ceux dont on est sûr : à une élite d'initiés.

Or, dans la conspiration en plein jour, cette élite qui, seule, est versée dans les buts réels du complot est, tout naturellement, formée par les chefs, les
20 membres dirigeants du « parti ». Et comme celui-ci exerce une action publique et que ses chefs agissent en public et sont obligés d'exposer publiquement leur doctrine, de faire des discours publics et des déclarations publiques, il s'ensuit que le maintien du secret implique l'application constante de la règle : toute assertion publique est cryptogramme et mensonge ; une assertion doctrinale
25 autant qu'une promesse politique, la théorie ou la foi officielle autant qu'une obligation contractée par traité.

*Non servatur fides infidelibus*² reste la règle suprême. Les initiés le savent. Les initiés et ceux qui sont dignes de l'être. Ils comprendront, déchiffreront et percevront le voile qui masque la vérité.

30 Les autres, les adversaires, la masse, la masse des adhérents au groupement y compris, accepteront comme vraies les assertions publiques et, par là même, se révéleront indignes de recevoir la vérité secrète et de faire partie de l'élite.

35 Les initiés, les membres de l'élite, – et cela par une espèce de savoir intuitif et direct – connaissent la pensée intime et profonde du chef, connaissent les fins secrètes et réelles du mouvement. Aussi ne sont-ils nullement troublés par les contradictions et les inconsistances de ses assertions publiques : ils *savent* qu'elles ont pour but de décevoir la masse, les adversaires, les « autres », et ils admirent le chef qui manie et pratique si bien le mensonge.

40 Quant aux autres, à ceux qui croient, ils montrent par ce fait même qu'ils sont insensibles à la contradiction, imperméables au doute et incapables de penser.

Alexandre Koyré, *Réflexions sur le mensonge*, 1943, éditions Allia, pp. 32 – 36.

1- Dans les termes.

2- La foi doit être réservée à ceux qui en sont dignes.

TEXTE N°21 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

La plupart des individus partent du principe que les histoires que racontent les *fake news* sont fausses parce que ce sont des mensonges. Mais poser le problème en ces termes, c'est sous-estimer et passer à côté de la nature des plus vastes mystifications perpétrées dans le labyrinthe pavé de miroirs d'internet. Mentir ne signifie pas tromper ; c'est énoncer délibérément ce que l'on sait être faux avec l'*intention* de tromper son auditoire. Je peux vous tromper sans mentir (en restant silencieux à un moment crucial). Je peux mentir sans vous tromper, par exemple si vous êtes sceptique et ne croyez pas ce que je vous dis, ou encore si ce que je dis se trouve être vrai à mon insu. Dans ces cas-là, on vous ment, sans qu'il y ait mensonge. Cela indique qu'il peut y avoir duperie quand quelqu'un se trouve amené à croire ce qui est faux. « Tromper », disent les philosophes, est un terme « de succès ». Mais cela ne dit pas tout : il peut y avoir tromperie sans qu'il y ait fausse croyance.

Songez à une vieille arnaque, le jeu de bonneteau. L'arnaqueur vous présente trois coquilles, dont l'une cache une pièce de monnaie. Il change les coquilles de place et vous demande de désigner celle qui contient la pièce. Si c'est bien fait, cela a apparemment l'air facile. Par un tour de passe-passe, il vous distrait, de manière à ce que vous ne puissiez pas repérer l'endroit où se trouve la bonne coquille et savoir où est la pièce. Un déficit de connaissance n'implique pas nécessairement une fausse croyance. On peut simplement se trouver désorienté, et c'est ce qui se passe dans ce genre de combine. On ne sait pas quoi penser, et on se contente de deviner. La duperie tient au fait non seulement de croire ce qui est faux – mais de ne *pas* croire ce qui est vrai.

25 L'usage des *media* sociaux pour répandre de l'information fausse en ligne
revient en partie à un jeu de bonneteau géant. Souvent, les propagandistes ne
s'occupent pas de savoir si tout le monde, ou simplement même la majorité des
gens, croient réellement les informations spécifiques qu'ils cherchent à vendre
(quand bien même il se trouve que la plupart des gens les croient). Ils n'ont pas
besoin de vous faire vraiment croire que la pièce est sous la mauvaise coquille.
30 Ils ont juste à vous mettre dans un état de confusion tel que vous ne savez plus
ce qui est vrai. C'est toujours de la tromperie. Et c'est ce type de tromperie que
les sites conspirationnistes et les agences russes de *trolling* ont répandu si
activement dans les médias sociaux. Sans aucun doute, un certain pourcentage
de gens croient vraiment ces billets, mais un nombre encore plus grand de gens
35 les lisent en doutant un peu plus de ce qui est vrai. Ils ne savent pas quoi croire.

**Michael P. Lynch, « Les *fake news* et l'avenir de la vérité », dans *Diogène*, Presses
Universitaires de France, janvier 2018, n°261 – 262, pp. 6 – 7. Traduit de l'anglais par
Pascal Engel.**

TEXTE N°22 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

Nous sommes là autour d'une langue, porteuse d'une culture qui elle-même, on peut le dire sans orgueil particulier, figure parmi les grandes civilisations de l'histoire. C'est une civilisation qui nous est commune, à laquelle chacun ajoute son propre apport. La plupart des cultures exprimées autour de la langue française sont des cultures mixtes ou multiples, elles s'enrichissent l'une par l'autre, mais le tronc central, l'axe même de cette action, c'est le français.

C'est un lien si fort qu'il nous a valu de vous avoir ici, venus souvent de loin, parfois en dépit de problèmes politiques qui se posent à nous tous et en tous moments. Il a fallu prendre le temps nécessaire parce qu'on ressentait le besoin d'être ensemble.

D'autant plus que notre langue commune a toujours été porteuse d'une certaine capacité d'ouverture et d'expression qui dépassait ses propres limites. Je ne rappellerai pas le temps, qui n'est pas dépassé, où notre langue était celle que l'on employait dès lors que l'on recherchait sinon tous les États du monde, du moins tous ceux qui décidaient du sort du monde, pour s'exprimer.

Parce que nous parlons la même langue, nous avons quelques chances de mieux nous comprendre. C'est déjà fait. Et parce que nous nous comprenons mieux, nous pouvons mieux agir ensemble, au service des légitimes ambitions.

Nous formons une communauté informelle, c'est-à-dire sans lien organique de caractère administratif. Mais le noyau qui existe entre nous devrait être renforcé. Notre communauté, c'est une sorte de structure, essentiellement une structure de la langue, et au-delà des affinités qui sont là, c'est une communauté du regard que représentent les quelques quarante nations qui participent à ce premier Sommet francophone, et d'autres encore, quelques-uns, qui souhaitent nous rejoindre. Il y a dans le développement du monde une puissance propre au génie des langues, et particulièrement du français.

35 Ce n'est pas une entreprise qui devrait s'achever avec la joie d'un premier
jour. Dans notre esprit, dans le mien en tout cas, c'est le commencement d'une
œuvre durable qui s'inscrira dans les temps qui viennent. Car, au travers d'une
40 langue commune, c'est tout un mouvement, un mouvement de la pensée, un
mouvement de l'expression, c'est toute une action qui se dessine. Et nous en
aurons le droit d'être fiers un jour, je l'espère, tous et au même titre, d'avoir été
les mainteneurs d'abord, puis les créateurs de temps nouveaux.

**François Mitterrand, Discours d'ouverture de la conférence des chefs d'État et de
gouvernement ayant en commun l'usage de la langue française, château de Versailles, 17
février 1986.**

TEXTE N°23 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

Il y a maintenant six mois, j'ai arrêté de mentir. L'idée d'appliquer à la lettre l'interdiction kantienne¹ du mensonge, d'un extrémisme presque ridicule, m'amusait beaucoup. Au bout du compte, cela n'a pas été sans mal. Mais ce que j'ai appris au cours de cette expérience me permet désormais de voir
5 clairement les vertus et les vices cachés d'un monde où personne ne ment.

Au début, on croira que dire la vérité, c'est être honnête, dire tout ce qui nous passe par la tête, avec une préférence maligne pour les choses désagréables, bien évidemment. Il en résultera un état d'« anarchie honnête » absolument abominable. Contraints de dire ce qu'ils pensent, les hommes
10 politiques perdront leurs principaux moyens d'action, la dissimulation et la diplomatie. Les familles commenceront à se désagréger : les maris avoueront à leurs épouses qu'ils en aiment une autre depuis toujours, elles le leur rendront bien, et les parents seront obligés de trahir le grand secret du Père Noël (eh non, il n'existe pas !). Dans le monde du travail, la guerre ouverte sera déclarée
15 entre patrons et salariés, entre collègues, entre concurrents ; l'économie tout entière en sera affectée. Complètement détraquée, la vie sociale apparaîtra ainsi pour ce qu'elle est effectivement : une machine qui ne fonctionne qu'au prix de conventions, d'hypocrisies, de tabous et de renoncements.

Puis on apprendra à faire la différence entre vérité et honnêteté.
20 L'honnêteté n'est pas un gage de vérité : la plupart du temps, lorsqu'on dit ce que l'on pense spontanément, on n'est pas du tout dans la vérité, ni même dans la quête de vérité. On ne fait que s'abandonner à une réaction émotionnelle irréfléchie, trompeusement parée pour l'occasion des atours de la vérité. Souvent, l'honnêteté est même le masque de la méchanceté : dire à autrui ses

25 « quatre vérités », n'est-ce pas le meilleur moyen d'éprouver une joie cruelle en
toute bonne conscience ? Avec le temps, on parviendra à comprendre que, loin
de nous être accessible, la vérité ne peut qu'être l'objet d'une quête
asymptotique, modeste et toujours renouvelée. Dans cette deuxième phase,
chacun s'interrogera avant de proférer une phrase blessante : tâcher d'être au
30 clair sur ses propres motifs, cela fait partie de la recherche de vérité. Les
relations sociales ne s'apaiseront peut-être pas toutes, mais elles se purifieront :
seules celles qui reposent sur le respect et la complicité survivront.

Au fond, dans cette quête de vérité, ce ne sera pas tellement la réponse
factuelle qui importera, mais l'interrogation sur le sens. Je suis donc en
35 désaccord avec Kant : lorsqu'il dit qu'il faut toujours dire la vérité, quitte à trahir
un ami, il s'appuie sur une conception factuelle de la vérité, conçue comme
simple décalque contraignant de la réalité. Mais si l'on s'en tient à ce niveau, on
manque l'essentiel : le sens, la justice et non seulement la justesse de ce que
l'on dit. L'exigence de la vérité ne doit pas servir d'excuse pour nous dédouaner
40 de notre liberté.

Au-delà, une incertitude demeurera toujours : comment être sûr de ne pas
se mentir à soi-même ?

**Cathal Morrow, « Et si plus personne ne mentait ? », dans *Philosophie Magazine*, n°28,
avril 2009, pp. 46 – 47. Propos recueillis et traduits de l'américain par Jeanne Burgart
Goutal.**

1- C'est-à-dire, l'interdiction formulée par Emmanuel Kant, philosophe allemand du 18^e siècle pour qui il
est nécessaire de dire la vérité en toutes circonstances.

TEXTE N°24 | RÉSUMÉ EN 70 MOTS (± 10%)

La détection d'un mensonge se heurte à plusieurs résistances dont la plus connue est la maîtrise d'un menteur chevronné. Certes les paramètres d'un test s'adaptent à chaque individu dont les émotions sont mesurées selon ses propres mensonges, et dont les écarts de réaction permettent d'établir une échelle singulière. Toutefois certaines personnalités arrivent à se contrôler, parfois à l'aide d'un tranquilisant, et elles échappent alors aux détections. Le menteur, tel un parfait comédien, se met dans la peau d'un personnage qui dit la vérité.

Mais la plus grande objection à l'égard de telles techniques tient au caractère supposé intentionnel d'un mensonge. La définition ordinaire laisse penser qu'un individu ment en connaissance de cause : il sait la vérité et il décide de la masquer, voire de dire le contraire. Il ment sciemment. Cependant il existe quantité de situations où le mensonge n'est pas clairement identifié. La présentation spécieuse des faits et la torsion du langage autorisent plusieurs « versions » de la vérité. Face à des questions telles que « Avez-vous trompé votre femme ? » ou « Avez-vous reçu de l'argent illégalement ? », de multiples réponses et postures témoignent que la frontière entre le vrai et le faux passe par des arguties linguistiques et juridiques. Les phrases du président Bill Clinton, confondu pour avoir menti sous serment, ont ainsi fait l'objet de commentaires dignes d'une exégèse biblique pour savoir s'il fallait considérer une fellation avec sa stagiaire comme un acte sexuel délictueux¹.

Faute de pouvoir sonder les reins et les coeurs, la dénonciation d'un mensonge se heurte à l'obscurité des intentions. Le menteur ment-il toujours délibérément et avec quel degré de conscience de son mensonge ? Le tranchant des principes moraux ne convient pas à une analyse fine des mobiles ou de l'implication du menteur dans ses énoncés. Et parfois le menteur, sans devenir psychotique pour autant, peut croire par autoconviction à ses propres mensonges. Un enfant qui nie avoir cassé la théière ou un meurtrier qui conteste avoir planté son couteau dans le cœur d'une victime seront certes confondus par des preuves. Cependant, la vérité n'est pas toujours assise sur des faits authentifiables. La perception qu'a le menteur de son mensonge peut varier, au point que la vérité se décline en tailles et couleurs : des petits ou demi-mensonges, ou encore ce que la langue anglaise appelle *white lies*, paraissent sans conséquence et ne provoquent pas le sentiment d'une trahison ni d'une faute. La vie ordinaire oblige à mentir un peu, voire le requiert pour ne pas heurter les autres. Exiger la vérité en toutes circonstances, à la manière d'Alceste dans *Le Misanthrope*², mène à la solitude, voire à la folie. Ceux qu'il dénonce, les menteurs par commodité civile, ne sont d'ailleurs pas persuadés qu'ils mentent. La conscience du mensonge étant suspendue à la définition ou au sentiment de chacun, l'intention de trahir la vérité ne peut être tenue pour un critère absolu. Certains s'arrangent avec la vérité quand d'autres éprouvent de forts scrupules à mentir. Il en va du mensonge comme du passage à l'acte : les individus ne sont pas égaux devant la possibilité d'enfreindre la loi morale.

François Noudelmann, *Le Génie du mensonge*, Max Milo Editions, 2015.

1- En 1998, Bill Clinton a nié avoir eu des « rapports sexuels » avec sa stagiaire à la Maison Blanche, Monica Lewinsky. Sa déclaration est restée célèbre car elle était ambiguë.

2- Célèbre pièce de Molière.

TEXTE N°25 | RÉSUMÉ EN 90 MOTS (± 10%)

Est-ce que vous n'auriez pas un peu trop regardé *Faites entrer l'accusé*¹ ? Été biberonné.e aux histoires de camionnettes blanches ? Rien d'anormal, je vous assure, à ce que vous partagiez vous aussi le cauchemar collectif de l'inconnu désaxé qui surgit, une main tendue emplie de bonbons, l'autre main prête à claquer la portière arrière du véhicule sur l'enfant tout juste amadoué et déjà hurlant de terreur.

Nous y avons tous cédé, n'est-ce pas ? Que vous soyez récemment sorti.e de l'enfance ou que vous ayez fini par vous retrouver avec de petits êtres à votre charge, il y a fort à parier que, comme moi, vous ayez déjà ressenti un frisson glacé parcourir votre nuque à l'idée de ce hurlement étouffé par les pneus crissants d'un véhicule qui entraîne sa victime à toute vitesse, loin, le plus loin possible, et vous savez comme moi, parce que nous avons vu les films et les séries, que chaque minute compte et qu'à chaque instant, le périmètre de recherche va s'élargir et que très vite, beaucoup trop vite, quelques heures à peine, retrouver le petit être va devenir impossible, une défaite annoncée face à l'étendue que devront ratisser les enquêteurs, un abandon bien compréhensible étant donné que, même pour un bout de chou disparu, on ne peut pas rationnellement aller inspecter toutes les caves du monde, et que très vite, beaucoup trop vite, il sera trop tard, et le bout de chou devra être considéré comme une peine perdue.

Les chiffres donnés en 2023 par la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (CIIVISE) sont pourtant d'une clarté radicale : seules 8 % des agressions pédocriminelles sont perpétrées par des inconnus (et, dieu merci, celles-ci ne finissent pas toutes à l'arrière d'une camionnette). Dans 92 % des cas, la victime connaît son agresseur.

Reformulons : plus de neuf victimes sur dix ont été abusées non pas au fond d'un bois ou d'une ruelle, mais juste là, dans la cuisine, pendant le déjeuner de famille. *Peut-être pas pendant le déjeuner quand même, t'exagères...* La CIIVISE encore : « Dans près d'un cas sur deux, les viols et agressions sexuelles sont commis en présence ou au su des autres membres de la famille. »

Pourtant, l'insistance obsessionnelle de l'avertissement contre les inconnus, leurs bonbons et leur camionnette continue de saturer les discours. En 2022 encore, une légende urbaine à propos de Roms qui kidnapperaient des bambins à la sortie des classes a pris des proportions considérables, puisque plusieurs tentatives de lynchage en région parisienne ont faillit coûter la vie à des Gitans roués de coups. Un peuple nomade a de quoi faire flipper nos civilisations sédentaires, lui qui ne craint pas le dehors, le traverse, l'habite. De là à penser que, pour ne pas craindre le monstre qui rôde, il faut être monstre soi-même, il n'y avait apparemment qu'un pas facile à franchir. La psychose est allée loin, ajoutant de sordides desseins aux ravissements imaginaires : trafic d'organes avec l'Europe de l'Est, évidemment. Le prédateur d'enfants ne sort jamais sans son attirail complet de barbare : sauvage, mobile, étranger... et prêt à vous dépecer.

Je ne dis pas que ça n'existe pas. Il y a eu des histoires horribles, on les connaît par coeur, enfin du moins certains éléments sont incrustés dans notre conscience collective. Mais ces faits divers heureusement rares occultent les terriblement banales violences intrafamiliales.

Lucile Novat, *De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu*, 2024, La Découverte, coll. « Zones », pp. 31 – 35.

1-Célèbre émission de télévision consacrée aux faits divers (aux histoires de meurtres non élucidés, de disparitions, etc.)

TEXTE N°26 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Dans ma défense de la liberté négative¹, la réflexion sur le sort des indésirables, c'est-à-dire ceux qu'on harcèle, qu'on refuse d'accueillir ou qu'on veut expulser ou, pis encore, éliminer, joue un rôle aussi important que la prise en considération des personnes asservies ou exploitées.

5 Pourquoi ?

Il existe une certaine différence entre ne pas être désiré et appartenir à la catégorie des indésirables.

Ne pas être désiré est un état psychologique que tout le monde peut connaître (même si certains le connaissent un peu plus que d'autres, malheureusement pour eux).

10 Mais être indésirable est un *état politique* qui concerne certaines personnes seulement, dont les caractéristiques sociales ou physiques sont bien définies.

Quand, comment devient-on indésirable ?

On peut dire qu'une personne ou un groupe de personnes bascule dans la catégorie des indésirables lorsque la pire des questions qu'on peut se poser à leur égard n'est plus : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour les exploiter au maximum ? », mais : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour s'en débarrasser complètement ? »

C'est cette idée qu'Hannah Arendt semble exprimer dans des termes un peu moins familiers lorsqu'elle analyse la condition des exilés déchus de leur nationalité : « Leur tare..., ce n'est pas d'être opprimés, mais que personne ne se soucie même de les opprimer. »

25 Les indésirables ne sont pas ceux dont on veut utiliser la force de travail, l'habileté ou l'intelligence à son propre bénéfice, mais ceux qu'on refuse d'accueillir, ceux qu'on veut expulser, ceux qu'on tente d'éliminer par l'enfermement indéfini ou la liquidation physique.

Dans les États antidémocratiques ou, plus exactement, dans les États dont le régime est autoritaire ou antidémocratiques, les indésirables sont les opposants politiques, les militants des droits de l'homme, les artistes, les écrivains et les journalistes non conformistes, les chercheurs dans certains domaines, les membres de minorités religieuses, sexuelles, ethniques, etc.

30

Mais il y a aussi des indésirables dans les sociétés démocratiques. Cette catégorie peut inclure, selon les époques et les majorités politiques, les étrangers, les sans-papiers, ceux qui sont jugés économiquement « inutiles » ou « superflus », les nomades, les criminels dits « irrécupérables », les « assistés » de longue durée, les prostituées dans certains quartiers, les minorités dites « visibles » lorsqu'elles sortent des cités, les musulmans pauvres qui ont le « culot » de vouloir exprimer publiquement leur foi, etc.

Ajoutons qu'il existe évidemment des tendances antidémocratiques dans les sociétés démocratiques et que, selon les époques et les majorités politiques, la liste des indésirables peut s'étendre et ressembler à celle des sociétés non démocratiques, c'est-à-dire inclure des opposants politiques, des journalistes, des chercheurs, des artistes, des membres de minorités sexuelles, ethniques ou religieuses, etc.

La condition sociale des indésirables n'est certainement pas enviable, mais, en tant qu'objet d'attention intellectuel, ils sont très loin d'être ignorés.

Le flot de littérature sociologique qui les concerne est même devenu intarissable². On ne compte plus les essais qui nous expliquent pourquoi, dans les conditions socio-économiques présentes (« mondialisation » et « financiarisation » de l'économie, affaiblissement des organisations de défense des intérêts des plus vulnérables, subordination des institutions politiques aux diktats des grands groupes économiques, etc.), la production massive d'indésirables, ou d'individus « jetables », « superflus », est inévitable.

Il existe aussi un important courant philosophique, inspiré par les travaux d'Axel Honneth sur la « reconnaissance ».

Il met en avant la condition des indésirables pour critiquer l'étroitesse de la conception libérale de la justice, réduite à l'exigence de respecter certains droits formels individuels, et incapable de tenir compte de l'expérience vécue de la vulnérabilité, de la dépendance, du mépris ou de l'humiliation et des revendications tout à fait spécifiques qui en découlent.

Ruwen Ogier, *L'État nous rend-il meilleurs*, 2013, Gallimard, Folio, pp. 100 – 103.

1-La liberté négative désigne le fait que nous pouvons faire ce que nous voulons.

2- Intarissable : infini, inépuisable.

TEXTE N°27 | RÉSUMÉ EN 150 MOTS (± 10%)

On a coutume de considérer comme allant de soi que tout travail répond à un besoin réel. Les gens voient quelqu'un effectuer un travail peu agréable et s'imaginent avoir tout dit en assurant que ce travail est nécessaire. Ainsi, le travail à la mine est pénible, mais nécessaire : nous avons besoin de charbon.

5 Travailler dans les égouts n'a rien d'enthousiasmant, mais il faut bien des égoutiers. Et c'est la même chose pour les plongeurs : il y a une clientèle pour les restaurants, il faut donc des hommes qui passent quatre-vingts heures par semaine à laver des assiettes. C'est la civilisation qui l'exige, un point c'est tout. Un tel jugement mérite examen.

10 Le travail de plongeur est-il véritablement indispensable à la civilisation ? Il nous paraît que ce doit être un travail « honnête », parce que pénible et peu agréable, et nous avons par ailleurs en quelque sorte sacralisé le travail manuel. Voyant quelqu'un qui abat un arbre, nous assumons que cet homme se rend utile à la société, pour la seule raison qu'il fait usage de ses muscles. Il ne nous vient pas à l'esprit que s'il abat un arbre splendide, c'est peut-être
15 uniquement pour dégager l'espace nécessaire à l'érection d'une hideuse statue. Je crois qu'il en va de même pour le plongeur. Il gagne certes son pain à la sueur de son front, mais cela ne préjuge en rien de l'utilité de la besogne qu'il accomplit. [...]. Car après tout, en fin de compte, quelle est réellement la
20 nécessité des grands hôtels et des restaurants chics ? Ces établissements sont censés apporter du luxe, mais en réalité ils n'offrent qu'un piètre et mesquin semblant de luxe. La plupart des gens ont les hôtels en horreur. Il est des restaurants meilleurs que d'autres, mais il est impossible de faire dans un restaurant, pour une même dépense, un repas comparable à celui qu'on peut
25 avoir chez soi. Il faut bien, sans doute, qu'il y ait des hôtels et des restaurants, mais cela n'implique nullement que des centaines de personnes doivent pour autant être réduites en esclavage. Le travail réellement indispensable ne constitue pas l'essentiel dans ces établissements : le principal, ce sont les

faux-semblants censés représenter le luxe. Le chic, comme on dit, d'un établissement signifie simplement un surcroît de travail pour le personnel et un surcroît de dépense pour la clientèle. Personne ne profite de cette situation, si ce n'est le propriétaire, qui aura bientôt de quoi s'offrir une villa à colombages à Deauville. Un hôtel chic, c'est avant tout un endroit où cent personnes abattent un travail de forçat pour que deux cents nantis puissent payer, à un tarif exorbitant, des services dont ils n'ont pas réellement besoin. Si l'on supprimait les prétentieux enfantillages qui caractérisent le service d'un hôtel ou d'un restaurant, les plongeurs pourraient ne faire que six ou huit heures de travail par jour, au lieu de dix ou quinze.

Considérons comme acquis que le travail d'un plongeur est en très grande partie inutile. La question qui vient alors à l'esprit est : pourquoi le plongeur doit-il continuer à travailler ? J'essaie de dépasser la cause économique immédiate pour me demander quel plaisir cela peut bien procurer à qui que ce soit de se dire que des hommes sont condamnés à nettoyer des assiettes leur vie durant. Car il n'est pas douteux que des gens – les gens nantis d'une confortable situation – prennent un réel plaisir à cette pensée. Un esclave, disait déjà Caton, doit travailler quand il ne dort pas. Peu importe que ce travail soit utile ou non : il faut qu'il travaille, car le travail est bon en soi – pour les esclaves tout au moins. Ce sentiment est encore vivace de nos jours, et on lui doit l'existence d'une multitude de besognes aussi fastidieuses qu'inutiles.

Je crois que cette volonté inavouée de perpétuer l'accomplissement de tâches inutiles repose simplement, en dernier ressort, sur la peur de la foule. La populace, pense-t-on sans le dire, est composée d'animaux d'une espèce si vile qu'ils pourraient devenir dangereux si on les laissait inoccupés. Il est donc plus prudent de faire en sorte qu'ils soient toujours trop occupés pour avoir le temps de penser. Si vous parlez à un riche n'ayant pas abdiqué toute probité intellectuelle de l'amélioration du sort de la classe ouvrière, vous obtiendrez le plus souvent une réponse du type suivant :

« Nous savons bien qu'il n'est pas agréable d'être pauvre ; en fait, il s'agit
 60 d'un état si éloigné du nôtre qu'il nous arrive d'éprouver une sorte de délicieux
 pincement au cœur à l'idée de tout ce que la pauvreté peut avoir de pénible.
 Mais ne comptez pas sur nous pour faire quoi que ce soit à cet égard. Nous
 vous plaignons – vous, les classes inférieures – exactement comme nous
 plaignons un chat victime de la gale, mais nous lutterons de toutes nos forces
 65 contre toute amélioration de votre condition. Il nous paraît que vous êtes très
 bien où vous êtes. L'état des choses présent nous convient et nous n'avons
 nullement l'intention de vous accorder la liberté, cette liberté ne se traduirait-
 elle que par une heure de loisir de plus par jour. Ainsi donc, chers frères,
 puisqu'il faut que vous suiez pour payer nos voyages en Italie, suiez bien et
 70 fichez-nous la paix. »

Cette attitude est notamment celle des gens intelligents, cultivés. On la
 retrouve en filigrane dans plus de cent essais. Parmi les nantis de la culture,
 bien rares sont ceux qui disposent de, mettons, moins de quatre cents livres
 par an, et c'est tout naturellement qu'ils épousent la cause des riches, parce
 75 qu'ils s'imaginent que toute bribe de liberté concédée aux pauvres menacerait
 la leur. Redoutant de voir un jour se matérialiser quelque sinistre utopie
 marxiste, l'homme cultivé préfère que les choses restent en l'état. Il ne porte
 peut-être pas dans son cœur le riche qu'il côtoie quotidiennement, mais il ne
 s'en dit pas moins que le plus vulgaire de ces riches est moins hostile à ses
 80 plaisirs, plus proche de ses manières d'être qu'un pauvre, et qu'il a donc intérêt
 à faire cause commune avec le premier. C'est cette peur d'une populace
 présumée dangereuse qui pousse la plupart des individus intelligents à
 professer des opinions conservatrices.

**George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1933, éditions Ivrea, coll. « 10/18 »,
 pp. 159 – 164. Traduction : Michel Pétris.**

TEXTE N°28 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS ($\pm 10\%$)

Voici une décision très importante. Parmi les jeunes, seul un petit nombre ont une idée très claire de ce qu'ils veulent faire dans la vie. La plupart, et c'est normal, ne savent pas vers quelles études ou quel métier se diriger. Comment se décider ? Deux critères opposés doivent être pris en compte : choisir la filière qui correspond le mieux à votre personnalité, à votre inclination, ou bien opter pour la filière la plus prometteuse en termes d'opportunités, économiques notamment. Je peux être tenté de devenir investisseur dans la finance ou développeur en intelligence artificielle, par exemple, ou je peux être attiré par une carrière de musicien ou de peintre.

Dans le premier choix, l'idée est d'adopter une stratégie « objective », en troisième personne, qui maximalise notre utilité après avoir évalué les options et les préférences, selon la théorie standard de la décision. Dans le second choix, il s'agit de faire un choix authentique ou « romantique », en première personne, qui permet d'exprimer sa personnalité. Un bon choix de vie se fonde soit sur la rationalité, soit sur l'authenticité. Et idéalement, il faudrait parvenir à concilier les deux. Pourtant, en réalité, cette manière d'aborder la décision est complètement erronée. Rien n'est pire, quand on réfléchit à ce que l'on veut faire de sa vie, que croire qu'il faudrait déterminer quelle est la vie future que l'on souhaite. Pourquoi ? Parce qu'en admettant que vous deveniez effectivement l'un de ces types humains - peintre ou investisseur -, vous allez, en le devenant, faire évoluer vos préférences et même votre personne. Vous allez expérimenter une vie, avec ses satisfactions et ses épreuves, ses savoir-faire et ses valeurs, que vous n'auriez pas acquis si vous n'aviez pas effectué ce choix. Et cela vous transformera.

25 La difficulté vient du fait que l'on est à la fois l'auteur de nos décisions et le principal sujet d'expérience des effets de nos actes. Or vous choisissez parmi des types de vie sans savoir ce que cela fait de les incarner. Vous optez entre des préférences et des valeurs que vous cherchez à maximiser, mais vous ne pouvez apprécier la valeur réelle de ces valeurs qu'en les réalisant et en étant

30 changé par elles... Comment sortir de l'impasse ? En acceptant que vous ne puissiez pas savoir ce que votre choix va faire de vous... mais en refusant que cette ignorance vous paralyse. Nous sommes terrorisés par l'ignorance, nous voulons avoir la révélation avant de vivre les choses. Nous sommes en quête de vocation. Or c'est impossible. Parce que choisir, c'est remédier à l'absence

35 de vocation en se jetant à l'eau. Et ne pas savoir à l'avance exactement ce que l'on choisit. C'est ce que Kierkegaard¹ appelait le « saut » : se jeter dans le vide et découvrir la nouvelle personne que vous êtes devenue, du fait même d'avoir fait le saut.

Le seul choix que l'on peut faire en connaissance de cause, la seule chose

40 dont on soit responsable en situation d'ignorance de l'avenir, c'est de se livrer - ou non - à cette transformation et de se laisser pleinement transformer par le choix qu'on a fait, une fois qu'on l'a fait. C'est douloureux, stressant, risqué, mais cela recèle aussi une certaine beauté, liée au fait d'embrasser la vie. On ne peut pas anticiper, simuler l'avenir, on peut seulement se décider - ou non -

45 pour la révélation qu'il va nous procurer. Par révélation, j'entends la découverte d'une valeur, pas seulement au sens moral : la valeur que renferme la découverte d'une expérience qui vous transforme. Et qu'on ne peut donc faire qu'en première personne.

L.A. Paul, « Se laisser pleinement transformer par le choix qu'on a fait. Choix 1 : choisir ses études ou un métier », dans *Philosophie magazine*, n°176, février 2024.

Propos recueillis par Martin Legros.

1- Søren Kierkegaard (1813 – 1855) est un célèbre philosophe danois.

TEXTE N°29 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Joseph Jacotot (1770 – 1815) [...] parvint à apprendre la langue française à des étudiants des Pays-Bas sans parler un mot de hollandais. Il réussit ainsi à apprendre quelque chose... à des gens à qui il n'a rien expliqué. Il réalise cette expérience au XIXe siècle, à un moment où l'éducation des individus renvoie à la question de l'éducation populaire. Après la Révolution, on se demande comment faire pour que le peuple ne soit pas trop bête, mais pas non plus trop intelligent – car il risquerait d'être un peu trop remuant. Les citoyens doivent donc apprendre comme il faut, dans le bon ordre, et surtout en ayant bien en tête que s'ils peuvent apprendre, c'est parce qu'il y a quelqu'un qui est là pour leur expliquer. Dans ce cadre, l'explication n'est pas seulement un exercice technique ; elle fonctionne comme une sorte de dispositif d'inégalité. Elle renvoie à une vision du monde selon laquelle personne ne peut rien apprendre s'il n'y a pas quelqu'un qui sait pour vous expliquer ce qu'il y a à savoir. Cette logique s'inscrit donc dans un dispositif institutionnel, social, politique, philosophique, qui maintient une grande partie des gens dans une position de minorité intellectuelle [...].

Le système représentatif, qui se développe dans le sillage des révolutions, joue certainement un rôle dans cette inflexion : il y a une forme de parallèle entre l'enfant et le peuple. Le peuple est le mineur qu'il faut amener à un certain degré d'éducation afin qu'il puisse non pas gouverner lui-même, mais au moins juger, c'est-à-dire comprendre que ce que font les gouvernants est dans son intérêt. Comme le professeur d'école, l'État aussi fonctionne vis-à-vis des citoyens comme un grand pédagogue paternaliste. « Ils se mettent en grève parce qu'ils ne comprennent pas, on va leur expliquer ! », disait Juppé lors des grandes grèves de 1995 [...]. Dans les médias, les journaux estiment aussi qu'il faut tout expliquer aux gens. Cette tendance se retrouve dans ce qu'on nomme aujourd'hui le « décryptage ». On n'informe plus, on « décrypte » les informations... Ce qui veut dire que n'importe quel fait, même le plus anodin, est considéré d'emblée comme un mystère aux yeux du public. Il faut donc sans arrêt faire appel à des spécialistes, à des experts, etc. Ce qu'ils disent est en général parfaitement trivial,

30 et n'importe qui pourrait le dire. Mais l'autorité de la science prouve tout de même
que les choses les plus simples sont beaucoup plus compliquées qu'on ne le croit
[...].

Il faut que le peuple en sache assez. En même temps, disent bon nombre
d'auteurs, si les gens du peuple en savent trop, s'ils commencent à juger de tout,
35 les choses deviennent inquiétantes. Bien sûr, les tenants du progressisme n'osent
pas dire : « C'est dangereux pour nous ». Ils renversent donc le propos en disant :
« C'est inquiétant pour eux », pour le peuple. Tout un discours se développe au
XIXe siècle, consistant à dire que ces pauvres gens du peuple vont être perdus si
on leur donne trop, si on leur met trop d'idées dans la tête, s'ils lisent trop de livres.
40 Cette logique ne s'exprime plus aujourd'hui sous cette forme, mais elle laisse des
traces dans toute la conception de l'institution scolaire, comme le souligne la
sociologie de la reproduction¹. Il y a une limite à la diffusion du savoir, car il y a
cette idée que l'on ne sait pas ce qui pourrait se passer si tout le monde jugeait
effectivement par soi-même. Le fonctionnement est d'autant plus pernicieux que
45 l'enseignement prétend ne pas simplement distribuer du savoir, mais véritablement
émanciper les gens, leur apprendre l'esprit critique. Or, en réalité, il n'y a pas
d'émancipation ordonnée, guidée par une institution. L'esprit critique, on se
l'apprend soi-même, à travers ce que l'on voit, ce que l'on juge, ou expérimente.
Aucune institution n'émancipe les gens. C'est la grande force de Jacotot que de
50 dire que l'on s'émancipe toujours soi-même – que chacun a cette capacité
d'émancipation. On peut bien sûr s'émanciper soi-même dans le cadre d'une
collectivité, mais on n'émancipe pas les autres. On crée éventuellement les
conditions d'une émancipation, mais l'émancipation suppose *in fine* une sorte de
rupture. Le maître enseigne quelque chose, mais l'élève apprend autre chose,
55 autrement.

Jacques Rancière, « Aucune institution n'émancipe les gens », dans *Philosophie Magazine*, 2023.

Propos recueillis par Clara Degiovanni.

1- C'est-à-dire, les études sociologiques qui montrent que l'école reproduit les inégalités sociales.

TEXTE N°30 | RÉSUMÉ EN 60 MOTS (± 10%)

L'activité consistant à dénoncer chaque jour de nouveaux complots imaginaires va de pair avec les campagnes de calomnie qui servent à faire diversion, à ajourner le moment fatidique où il faudra apporter des preuves de ce que l'on affirme. Mais quelle image de soi-même faut-il se faire pour s'avilir ainsi dans l'agit-prop¹ complotiste, lancer des offensives haineuses, propager fausse information sur fausse information ? Pour choisir consciemment de remuer la même fange, encore et encore ? Mon hypothèse est que les personnes qui entrent dans notre² champ d'observation, les meneurs, jouent leur va-tout. L'écosystème où ils évoluent est désormais un coin où l'on a à peine assez d'espace pour s'ébrouer. Un ghetto dans lequel il est périlleux de se laisser enfermer. Certes, ils ont franchi le Rubicon³ et tout retour en arrière comporte un coût difficilement supportable. Rebrousser chemin, c'est perdre l'estime, l'influence et la position chèrement acquises. Ils se sont compromis avec la bêtise et le mensonge, se rendent bien compte qu'ils sont nus comme l'empereur du conte d'Andersen et que nous les voyons tels qu'ils sont⁴. Mais ils sont allés beaucoup trop loin pour se raviser. Ils ont trouvé la considération d'un public fidèle, aussi indifférent qu'eux à la question du vrai et du faux et d'autant plus disposé à mettre la main au portefeuille qu'il est galvanisé, convaincu que son indignation est sacrée, que le Grand Soir⁵ est pour demain et que l'urgence de la situation justifie bien de consentir de temps à autre quelques dons sonnants et trébuchants.

Bien sûr, beaucoup parmi les suiveurs sont fréquemment déçus. Les prophéties n'ont-elles pas toutes échoué l'une après l'autre ? Ne leur a-t-on pas promis cent fois « la vérité » sur l'assassinat de Kennedy, la chute de « l'État profond », le retour au pouvoir de Donald Trump et l'organisation d'un nouveau procès de Nuremberg⁶ ? Certains se rendent compte que leur confiance a été abusée. Ils ont versé leur obole, participé à des cagnottes en ligne, envoyé leur chèque à un avocat qui leur faisait miroiter la traduction de ministres de la République devant la justice internationale. Ils se croyaient plus perspicaces que la moyenne. Ils s'aperçoivent maintenant qu'on les a pris pour des imbéciles. Que la seule manipulation était précisément celle qui cherchait à leur faire croire que tout était manipulation. Ils en ont un peu honte, se réfugient généralement dans le silence. Ou bien ils se mettent à témoigner. Mais pour un revirement de ce genre, combien de nouveaux adeptes les meneurs récupèrent-ils ? La machine infernale est lancée : au-delà d'un certain seuil de visibilité, l'influence du bonimenteur complotiste tend à s'auto-entretenir. Les nouvelles recrues remplacent et compensent en nombre celles qui font défection, prêtes à être utilisées dans de nouvelles campagnes de harcèlement.

Rudy Reichstadt, *Au coeur du complot*, Grasset, 2023, pp. 45 – 47.

1- Diffusion d'un petit nombre d'idées à un grand nombre de personnes.

2- L'auteur, Rudy Reichstadt, est le créateur du site *Conspiracy Watch*, qui recense et analyse les théories du complot diffusées sur les médias sociaux. Il est régulièrement la cible de menaces et d'attaques.

3- L'expression « franchir le Rubicon » signifie « se lancer dans une entreprise périlleuse, risquée, sans possibilité de revenir en arrière ». C'est une allusion au franchissement par Jules César du Rubicon – petit fleuve du nord de l'Italie – afin de poursuivre Pompée, avec lequel il était en guerre.

4- Allusion au conte d'Andersen « Les habits nus de l'empereur ». L'empereur, qui est un enfant, croit qu'il porte des vêtements alors qu'il n'en porte pas.

5- C'est-à-dire, la révolution, le grand changement, le renversement de l'ordre établi.

6- Procès au cours duquel ont été jugés les responsables nazis après la Seconde Guerre mondiale.

TEXTE N°31 | RÉSUMÉ EN 70 MOTS (± 10%)

Si les complotistes mettent en doute beaucoup de choses, il en est une dont ils ne semblent jamais douter, c'est d'avoir raison. L'une de leurs spécialités sur les réseaux sociaux est en effet de prendre leurs désirs pour des réalités. Le triomphalisme qu'ils arborent paraît inversement proportionnel à leur besoin de se rassurer. Ainsi, plutôt que de montrer par un travail scrupuleux en quoi ceux qui les critiquent auraient été légers dans leurs assertions voire auraient commis une erreur (erreur que nous¹ reconnaissons sans peine lorsqu'on nous la fait remarquer... et à la stricte condition qu'il s'agisse bien d'une erreur !), bref au lieu de montrer en quoi la réalité leur aurait donné raison, ils préfèrent claironner leur soi-disant victoire, accuser leurs détracteurs ou se moquer d'eux [...].

Ce triomphalisme accompagne nécessairement la rhétorique complotiste. Il participe de la réalité parallèle dans laquelle évoluent ceux qui souscrivent à ces thèses, les console de leur isolement, sert à intimider leurs contradicteurs et fonctionne à la façon de la méthode Coué². Je l'observe personnellement depuis que j'ai commencé à travailler sur le complotisme. En 2007, déjà, les forums de discussion sur le 11-Septembre bruissaient de la « bonne nouvelle » selon laquelle la « Vérité » avait enfin éclaté et humilié la « version officielle ». Vingt ans plus tard, on cherche pourtant toujours des preuves que les attentats de 2001 étaient autre chose qu'une opération terroriste d'Al-Qaïda.

Le discours complotiste use d'artifices pour brouiller le réel. On ne comprend rien au complotisme si l'on ne saisit pas qu'il est une entreprise visant à altérer notre perception de la réalité en vue de lui en substituer une autre. Tout antisystème n'a qu'un seul rêve qui est de remplacer le système par un système plus conforme à ses intérêts. Pour ce faire, les complotistes

s'attachent à rendre complexe ce qui est simple et simple ce qui est compliqué. À minimiser, nier ou méconnaître massivement des éléments cruciaux portant sur des questions auxquelles ils entendent apporter leur contribution et, en même temps, à monter en épingle des broutilles, des points tout à fait secondaires voire anecdotiques. D'où leur dilection pour les pseudo-scandales, affaires artificielles, tuyaux percés, « révélations » douteuses, le suffixe « -gate » (comme dans « Watergate ») et toute la gamme des faux scoops.

Le complotisme prétend aussi renverser le sens des faits. Un renversement complet, orwellien, digne du fameux « la guerre c'est la paix »³. En cela, d'ailleurs, il trahit sa nature totalitaire. Nous sommes ainsi constamment aux prises avec des individus qui retournent comme un gant contre leurs détracteurs ce dont ils se rendent eux-mêmes coupables, à la manière des enfants pratiquant le jeu du perroquet. Le plus fréquent est d'accuser ceux qui luttent contre les *fake news* d'être eux-mêmes les véritables propagateurs de *fake news* (technique dont Trump a usé et abusé) et ceux qui critiquent le complotisme d'être les seuls vrais complotistes (car « ils [verraient] des complotistes partout »). Plus récemment, j'ai vu des comptes complotistes influents pratiquant à tout crin l'inversion accusatoire se mettre à accuser leurs adversaires... de verser dans l'inversion accusatoire !

Rudy Reichstadt, *Au coeur du complot*, Grasset, 2023, pp. 81 – 84.

1- L'auteur, Rudy Reichstadt, est le créateur du site *Conspiracy Watch*, qui recense et analyse les théories du complot diffusées sur les médias sociaux.

2- Cette expression, qui doit son nom au psychologue Émile Coué, désigne l'attitude qui consiste à se répéter quelque chose pour se convaincre que l'on est capable de le faire.

3- George Orwell, écrivain britannique, est l'auteur de *1984*. Il imagine dans ce roman un monde contrôlé par un pouvoir totalitaire. L'un des slogans de ce pouvoir est « la guerre c'est la paix ».

TEXTE N°32 | RÉSUMÉ EN 150 MOTS (± 10%)

Quand je suggère qu'il faudrait réduire à quatre le nombre d'heures de travail, je ne veux pas laisser entendre qu'il faille dissiper en pure frivolité tout le temps qui reste. Je veux dire qu'en travaillant quatre heures par jour, un homme devrait avoir droit aux choses essentielles pour vivre dans un minimum de confort, et qu'il devrait pouvoir disposer du reste de son temps comme bon lui semble. Dans un tel système social, il est indispensable que l'éducation soit poussée beaucoup plus loin qu'elle ne l'est actuellement pour la plupart des gens, et qu'elle vise, en partie, à développer des goûts qui puissent permettre à l'individu d'occuper ses loisirs intelligemment. Je ne pense pas principalement aux choses dites « pour intellos ».

Les danses paysannes, par exemple, ont disparu, sauf au fin fond des campagnes, mais les impulsions qui ont commandé à leur développement doivent toujours exister dans la nature humaine. Les plaisirs des populations urbaines sont devenus essentiellement passifs : aller au cinéma, assister à des matchs de football, écouter la radio, etc. Cela tient au fait que leurs énergies actives sont complètement accaparées par le travail ; si ces populations avaient davantage de loisir, elles recommenceraient à goûter des plaisirs auxquels elles prenaient jadis une part active.

Autrefois, il existait une classe oisive assez restreinte et une classe laborieuse plus considérable. La classe oisive bénéficiait d'avantages qui ne trouvaient aucun fondement dans la justice sociale, ce qui la rendait nécessairement despotique¹, limitait sa compassion, et l'amenait à inventer des théories qui pussent justifier ses privilèges. Ces caractéristiques flétrissaient quelque peu ses lauriers, mais, malgré ce handicap, c'est à elle que nous devons la quasi totalité de ce que nous appelons la civilisation. Elle a cultivé les arts et découvert les sciences ; elle a écrit les livres, inventé les philosophies et affiné les rapports sociaux. Même la libération des opprimés a généralement reçu son impulsion d'en haut. Sans la classe oisive, l'humanité ne serait jamais sortie de la barbarie.

Toutefois, cette méthode consistant à entretenir une classe oisive déchargée de toute obligation entraînait un gaspillage considérable. Aucun des membres de cette classe n'avait appris à être industriels, et, dans son ensemble, la classe elle-même

n'était pas exceptionnellement intelligente. Elle a pu engendrer un Darwin², mais, en contrepartie, elle a pondue des dizaines de milliers de gentilshommes campagnards dont les aspirations intellectuelles se bornaient à chasser le renard et à punir les braconniers. À présent, les universités sont censées fournir, d'une façon plus systématique, ce que la classe oisive produisait de façon accidentelle comme une sorte de sous-produit. C'est là un grand progrès, mais qui n'est pas sans inconvénient. La vie universitaire est si différente de la vie dans le monde commun que les hommes qui vivent dans un tel milieu n'ont généralement aucune notion des problèmes et des préoccupations des hommes et des femmes ordinaires. De plus, leur façon de s'exprimer tend à priver leurs idées de l'influence qu'elles mériteraient d'avoir auprès du public. Un autre désavantage tient au fait que les universités sont des organisations, et qu'à ce titre, elles risquent de décourager celui dont les recherches empruntent des voies inédites. Aussi utile qu'elle soit, l'université n'est donc pas en mesure de veiller de façon adéquate aux intérêts de la civilisation dans un monde où tous ceux qui vivent en dehors de ses murs sont trop pris par leurs occupations pour s'intéresser à des recherches sans but utilitaire.

Dans un monde où personne n'est contraint de travailler plus de quatre heures par jour, tous ceux qu'anime la curiosité scientifique pourront lui donner libre cours, et tous les peintres pourront peindre sans pour autant vivre dans la misère en dépit de leur talent. Les jeunes auteurs ne seront pas obligés de faire de la réclame en écrivant des livres alimentaires à sensation, en vue d'acquérir l'indépendance financière que nécessitent les œuvres monumentales qu'ils auront perdu le goût et la capacité de créer quand ils seront enfin libres de s'y consacrer. Ceux qui, dans leur vie professionnelle, se sont pris d'intérêt pour telle ou telle phase de l'économie ou du gouvernement, pourront développer leurs idées sans s'astreindre au détachement qui est de mise chez les universitaires, dont les travaux en économie paraissent souvent quelque peu décollés de la réalité. Les médecins auront le temps de se tenir au courant des progrès de la médecine, les enseignants ne devront pas se démener, exaspérés, pour enseigner par des méthodes routinières des choses qu'ils ont apprises dans leur jeunesse et qui, dans l'intervalle, se sont peut-être révélées fausses.

Surtout, le bonheur et la joie de vivre prendront la place de la fatigue nerveuse, de la lassitude et de la dyspepsie³. Il y aura assez de travail à accomplir pour
 65 rendre le loisir délicieux, mais pas assez pour conduire à l'épuisement. Comme les gens ne seront pas trop fatigués dans leur temps libre, ils ne réclameront pas pour seuls amusements ceux qui sont passifs et insipides. Il y en aura bien 1 % qui consacreront leur temps libre à des activités d'intérêt public, et, comme ils ne dépendront pas de ces travaux pour gagner leur vie, leur originalité ne sera pas
 70 entravée et ils ne seront pas obligés de se conformer aux critères établis par de vieux pontifes. Toutefois, ce n'est pas seulement dans ces cas exceptionnels que se manifesteront les avantages du loisir. Les hommes et les femmes ordinaires, ayant la possibilité de vivre une vie heureuse, deviendront plus enclins à la bienveillance qu'à la persécution et à la suspicion. Le goût pour la guerre
 75 disparaîtra, en partie pour la raison susdite, mais aussi parce que celle-ci exigera de tous un travail long et acharné. La bonté est, de toutes les qualités morales, celle dont le monde a le plus besoin, or la bonté est le produit de l'aisance et de la sécurité, non d'une vie de galérien. Les méthodes de production modernes nous ont donné la possibilité de permettre à tous de vivre dans l'aisance et la sécurité.
 80 Nous avons choisi, à la place, le surmenage pour les uns et la misère pour les autres : en cela, nous nous sommes montrés bien bêtes, mais il n'y a pas de raison de persévérer dans notre bêtise indéfiniment.

Bertrand Russell, *Éloge de l'oisiveté*, 1932, éditions Allia, pp. 32 – 38.

Traduction : Michel Parmentier.

1- Despotique : tyrannique.

2- Charles Darwin, auteur de *L'Origine des espèces*, est un célèbre naturaliste anglais. Il a formulé la théorie de l'évolution.

3- Dyspepsie : trouble digestif.

TEXTE N°33 | RÉSUMÉ EN 150 MOTS (± 10%)

La vie à plusieurs est une contrainte salubre¹ du point de vue de la socialisation, de l'enracinement social de l'individu puisque c'est elle notamment qui apprend à chacun à vivre dans une « société d'individus », selon l'expression de Norbert Elias (1991), c'est-à-dire dans une société sachant
5 respecter les individus qui, dans le même mouvement, respectent les autres. La cohabitation spatiale, nécessaire, n'a de sens que dans le cadre de cet échange au fondement des liens modernes : l'individu est prêt à « vivre avec », à accepter les ajustements qu'il doit opérer pour être supportable, pour être un compagnon (une compagne) de vie commune, à deux conditions, non
10 seulement que les proches fassent de même dans leurs efforts, mais aussi que ces proches le reconnaissent en tant que personne douée d'un soi unique. Le lien produit dans la sphère privée ne correspond ni au « lien communautaire » puisque le groupe ne préexiste pas à l'individu et ne le domine pas, ni au « lien sociétaire » puisque l'individu n'agit pas qu'en fonction de sa raison et qu'il
15 revendique son originalité. Il s'agit d'un troisième lien qui relève de la logique sociétaire pour le primat de l'individu, et de la logique communautaire pour la production de satisfactions affectives réciproques. Provisoirement, nommons-le l'individualisme altruiste.

Inversement, la vie seule en continu peut priver l'individu de cette
20 reconnaissance identitaire assurée par des proches, et du double travail qu'il doit effectuer lui-même : celui de garantir une reconnaissance en retour à ses proches, et celui de contribuer à ce que la vie commune soit possible. Ces deux éléments peuvent être disjoints. Une personne qui vit seule peut avoir des amis très proches qui lui garantissent la reconnaissance. Une personne peut vivre
25 avec d'autres dans un même espace, sans que se nouent pour autant des

relations affectives. La spécificité de la vie de couple et de la vie de famille (quelle que soit sa version, classique, recomposée, homosexuelle ou hétérosexuelle) réside dans la réunion de ces deux ingrédients : reconnaissance et cohabitation. C'est ainsi que le lien amical et le lien familial se distinguent, seul le second repose (le plus souvent) sur une vie commune avec ses effets spécifiques. Si cette distinction entre les deux dimensions est fondée, alors il est nécessaire de s'interroger sur la nature du lien entre le beau-parent qui vit avec le parent gardien et l'enfant de ce dernier. Ce lien a été rapproché du lien amical [...] du fait de l'absence officielle de l'autorité paternelle (surtout dans les cas où le père non-gardien conserve des liens étroits avec son enfant). Cette équivalence sous-estime cependant les effets associés à la cohabitation puisque le beau-père au contraire vit sous le même toit que ses beaux-enfants. À ce titre, il n'est pas un ami ordinaire.

Pour définir les familles contemporaines, on tend à accentuer davantage la première composante, la reconnaissance. C'est ce que font des philosophes contemporains, réfléchissant à l'utilité de la famille, de la vie commune [...]. Ainsi Véronique Munoz-Dardé (1999) reprend la question posée initialement par Platon qui se demandait si on ne devait pas fermer les maisons de famille pour ouvrir de grands orphelinats publics, les adultes restant libres de vivre à leur convenance. Les réponses des philosophes oscillent entre une réponse négative mettant l'accent sur les inégalités entre les sexes quasi inhérentes à la sphère privée et sur les mauvais traitements que peuvent subir les enfants. Et une réponse positive, insistant sur la contribution de la famille à la construction de l'identité, grâce à la reconnaissance personnelle accordée à chacun. La famille ne doit pas être alors abolie car elle offre un meilleur cadre pour garantir aux enfants d'être traités de manière inconditionnelle (« *treated as ends in themselves* »). Cette inconditionnalité dérive de la gratuité des soins donnés par les parents, et aussi de la permanence et donc de l'unicité de ces personnes, à la différence de ce qui se passe dans d'autres institutions. L'enfant a besoin d'être considéré comme « une personne singulière », d'avoir « un sens

vif de sa propre valeur comme personne pour être capable de développer et d'exercer son pouvoir moral » (selon les termes de John Rawls, cité par V. Munoz-Dardé).

On peut avoir l'impression que l'amour inconditionnel et gratuit, associé aux soins (*care*), suffit pour que l'enfant devienne ainsi lui-même et acquière un haut degré d'estime de soi. En pensant ainsi, on oublie l'autre dimension de la vie familiale : la coexistence dans le même espace. Or dans la famille, l'enfant même tout jeune découvre qu'il est aimé pour lui-même, mais aussi qu'il doit se plier à certaines règles communes pour respecter la vie des autres. Au sein de sa fratrie (éventuelle), il aura le droit à un traitement différencié par rapport à ses frères et sœurs, tout en devant accepter qu'il appartient aussi à ce groupe, soumis à certains principes identiques. L'affection qui circule dans la famille ne supprime pas les contraintes de la vie commune, elle les adoucit sans doute, par rapport à la discipline des institutions (comme l'école, ou l'orphelinat général, substitut de la famille), du fait de la personnalisation de la relation. Ces contraintes engendrées par la présence des autres forment le cadre de régulation de l'individualisation. La reconnaissance identitaire et affective sans les contraintes de la cohabitation pourrait avoir pour effet d'engendrer une hypertrophie² du moi, ou un trop fort égoïsme. Tout comme inversement, les contraintes de la cohabitation sans le versant de la reconnaissance engendrent, comme dans le cadre extrême des institutions totales (E. Goffman, 1968), la dépersonnalisation, la fin de soi. Si la famille contemporaine n'est pas une institution totale, si la famille peut être un lieu collectif au sein duquel les individus peuvent se socialiser et s'épanouir, c'est parce qu'elle sait (ou devrait savoir) doser les deux composantes, l'individu et le collectif.

François de Singly, *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, 2000, Pocket, pp. 45 – 48.

1- Salulaire : bénéfique.

2- Hypertrophie : excès.

TEXTE N°34 | RÉSUMÉ EN 70 MOTS (± 10%)

Les conséquences du conspirationnisme ne doivent en aucun cas être sous-estimées. C'est ce qu'ont compris les Américains après le 11 Septembre. Au-delà de la confusion entre la vérité, les faits, la fiction et les croyances, il crée des risques pour l'ordre public en permettant la justification de manifestations ou de mouvements qui peuvent avoir un caractère violent. Et il offre des socles intellectuels qui déterminent *in fine* l'action de nombreux terroristes [...].

Moralement, il est probablement illégitime de se poser la question de savoir si les victimes de *Charlie* ou de l'Hyper Cacher étaient responsables directement ou indirectement de la violence qui s'est déversée sur elles. En revanche, on peut se demander quelle était la responsabilité de ceux qui ont répandu les théories du complot, apportant ainsi un justificatif supplémentaire aux frères Kouachi et à Amedy Coulibaly¹.

Il est nécessaire de rappeler l'importance de la différence entre la vérité et la fiction, entre les faits et le mensonge. Il existe une responsabilité morale que beaucoup ont préféré évacuer. Il ne faut pas oublier que c'est parce qu'ils avaient été convaincus par des discours antisémites et conspirationnistes que des terroristes se sont attaqués à *Charlie Hebdo* et à l'Hyper Cacher. Le problème est alors de désigner des responsables. Ce serait simple face à une publication, un journal, un documentaire. C'est impossible dans un environnement hautement intersubjectif comme le sont les réseaux sociaux. Face à cette dilution de la responsabilité, il faudrait faire des choix éthiques mais radicaux, comme le conseille par exemple Eben Moglen² qui recommande à ses étudiants de quitter Facebook, même si cela implique de renoncer à tout un volet de la vie sociale moderne.

Ou alors, il faut cesser de supposer la bonne intention et la bonne foi de ceux qui parlent sans s'intéresser aux conséquences. La crise actuelle tient pour partie à une chute intellectuelle faite de descente et de dégradation. Ceux qui devraient rassembler et offrir une vision d'ordre se complaisent dans le désordre, alors même que la violence des événements devrait porter en avant l'empathie et la raison. L'indignation ne peut pas tenir lieu de réaction. De plateau en plateau, les uns affrontent les autres et la seule façon de réfléchir reste de le faire sous le coup de la peur – celle de la colère de son interlocuteur dans les plus mauvais débats télévisés, celle des anathèmes du présentateur qui prend désormais à la fois la place du juge et celle du philosophe, celle de la sphère intellectuelle dont les travaux s'étalent dans les manchettes, développant à outrance les analogies du combat et de la guerre, celle du politique qui exploite et instrumentalise au risque de sa propre légitimité, celle du public dont les réactions anxiogènes bénéficient aujourd'hui de la vitesse et du caractère massif des réseaux sociaux.

C'est le mauvais côté de l'histoire qui fait l'histoire. Il faut rappeler la responsabilité de ceux qui ont donné voix aux négationnistes du 11 Septembre sans penser aux conséquences. Il faut mettre au pied du mur ceux qui ont offert de l'audience sans réfléchir aux vulgarisateurs du discours conspirationniste. Il faut avoir le courage d'exiger des comptes de ceux qui se sont trompés et qui ont trompé les autres.

Jean-Baptiste Soufron, « Le virus du conspirationnisme », dans *Esprit*, novembre 2015, éditions Esprit, pp. 34 – 35.

1- Les frères Kouachi ont assassiné douze membres de la rédaction de *Charlie Hebdo*, Amedy Coulibaly a pris en otage une supérette casher de la porte de Vincennes (à Paris) et assassiné quatre personnes de confession juive. Ces deux attentats ont eu lieu en 2015.

2- Professeur de droit à l'Université de Columbia.

TEXTE N°35 | RÉSUMÉ EN 50 MOTS (± 10%)

On définit généralement le conspirationnisme comme la volonté d'expliquer des événements historiques par la manipulation de puissances qui ont réussi à dissimuler leur rôle. Mais cette définition ne permet ni d'en décrire les rouages, ni d'en montrer les dangers. Elle risque l'amalgame avec de véritables complots comme ceux du Watergate¹ ou du *Rainbow Warrior*². Et elle laisse de côté l'idée qu'il existe aussi des théories sans conséquences violentes : dans le domaine de la fiction, de la recherche, de l'enquête ou du débat d'idées. Ce qui fait la spécificité du conspirationnisme, ce n'est pas l'implication réelle ou supposée des puissants, ce sont les mécanismes cognitifs et épistémologiques qu'il utilise, ainsi que le danger et la violence qu'il engendre et véhicule.

Karl Popper³ est souvent cité comme ayant identifié l'un des principaux rouages du conspirationnisme : le public serait déterministe et ne croirait ni au hasard ni aux conséquences imprévues des décisions politiques et sociales. Tout doit forcément avoir été décidé par quelqu'un. Les choses ont un sens. Ce serait dans cette incompréhension de la méthode scientifique que se retrouvent de nombreux conspirationnistes qui n'ont rien à voir entre eux *a priori*. Ceux qui ne croient pas à la théorie de l'évolution pensent que le gouvernement américain a caché les squelettes des géants descendants d'Adam et d'Eve – et remplissent l'internet et les réseaux sociaux d'images truquées tendant à le démontrer. Ceux qui ne croient pas à la main invisible du marché se persuadent que des spéculateurs juifs ont manipulé les attentats du 11 Septembre – et rédigent des blogs entiers pour essayer de le justifier.

25 Cette analyse, fondée sur les limites intellectuelles du public, laisse insatisfait dans la mesure où les conspirationnistes ne se contentent pas de donner un sens à des événements qui n'en ont pas. De nombreux actes terroristes sont objectivement le fruit d'actions intentionnelles. Les conspirationnistes ne remplissent pas un vide épistémique en les attribuant à Israël, aux aliens et au gouvernement. Ils se contentent simplement de mentir et de tromper sur la responsabilité des événements.

30 Cette différence n'est pas anecdotique et reflète l'évolution du problème depuis les années 1960. Le conspirationnisme n'est ni un biais psychologique ni un besoin intellectuel. C'est un détournement volontaire et manifeste de la vérité. Il peut profiter à certains. Il peut avoir des conséquences – y compris jusqu'à l'extrême. Il a des auteurs et des responsables. Et ceux-ci en retirent un
35 bénéfice d'autant plus important que les événements qu'ils déclenchent sont des *black swans*, c'est-à-dire des événements qui n'auraient normalement eu aucune chance d'arriver mais dont l'irruption dans le réel est d'autant plus génératrice de profits pour ceux qui s'y sont préparés.

Jean-Baptiste Soufron, « Le virus du conspirationnisme », dans *Esprit*, novembre 2015, éditions Esprit, pp. 37 – 38.

1- Le président américain Richard Nixon a placé sous écoute plusieurs hauts responsables politiques au tournant des années 1970, ce qui a donné lieu à un scandale et a abouti à sa démission.

2- Le *Rainbow Warrior* était un navire appartenant à l'organisation écologiste *Greenpeace*. Il a été coulé par les services secrets français.

3- Philosophe du 20^e siècle qui a beaucoup travaillé sur les sciences.

TEXTE N°36 | RÉSUMÉ EN 100 MOTS (± 10%)

Quand un artisan se livre sans cesse et uniquement à la fabrication d'un seul objet, il finit par s'acquitter de ce travail avec une dextérité singulière. Mais il perd, en même temps, la faculté générale d'appliquer son esprit à la direction du travail. Il devient chaque jour plus habile et moins industriel, et l'on peut dire qu'en lui l'homme se dégrade à mesure que l'ouvrier se perfectionne. Que doit-on attendre d'un homme qui a employé vingt ans de sa vie à faire des têtes d'épingles ? et à quoi peut désormais s'appliquer chez lui cette puissante intelligence humaine, qui a souvent remué le monde, sinon à rechercher le meilleur moyen de faire des têtes d'épingles !

Lorsqu'un ouvrier a consumé de cette manière une portion considérable de son existence, sa pensée s'est arrêtée pour jamais près de l'objet journalier de ses labeurs ; son corps a contracté certaines habitudes fixes dont il ne lui est plus permis de se départir. En un mot, il n'appartient plus à lui-même, mais à la profession qu'il a choisie. C'est en vain que les lois et les mœurs ont pris soin de briser autour de cet homme toutes les barrières et de lui ouvrir de tous côtés mille chemins différents vers la fortune : une théorie industrielle plus puissante que les mœurs et les lois l'a attaché à un métier, et souvent à un lieu qu'il ne peut quitter. Elle lui a assigné dans la société une certaine place dont il ne peut sortir. Au milieu du mouvement universel, elle l'a rendu immobile.

20 À mesure que le principe de la division du travail reçoit une application
plus complète, l'ouvrier devient plus faible, plus borné et plus dépendant. L'art
fait des progrès, l'artisan rétrograde. D'un autre côté, à mesure qu'il se
découvre plus manifestement que les produits d'une industrie sont d'autant
25 plus parfaits et d'autant moins chers que la manufacture est plus vaste et le
capital plus grand, des hommes très riches et très éclairés se présentent pour
exploiter des industries qui, jusque-là, étaient livrées à des artisans ignorants
ou malaisés. La grandeur des efforts nécessaires et l'immensité des résultats à
obtenir les attirent.

Ainsi donc, dans le même temps que la science industrielle abaisse sans
30 cesse la classe des ouvriers, elle élève celle des maîtres.

Tandis que l'ouvrier ramène de plus en plus son intelligence à l'étude d'un
seul détail, le maître promène chaque jour ses regards sur un plus vaste
ensemble, et son esprit s'étend en proportion que celui de l'autre se resserre.
Bientôt il ne faudra plus au second que la force physique sans l'intelligence ; le
35 premier a besoin de la science, et presque du génie pour réussir. L'un
ressemble de plus en plus à l'administrateur d'un vaste empire, et l'autre à une
brute.

Le maître et l'ouvrier n'ont donc ici rien de semblable, et ils diffèrent
chaque jour davantage. Ils ne se tiennent que comme les deux anneaux
40 extrêmes d'une longue chaîne. Chacun occupe une place qui est faite pour lui,
et dont il ne sort point. L'un est dans une dépendance continuelle, étroite et
nécessaire de l'autre, et semble né pour obéir, comme celui-ci pour
commander.

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome 3, chapitre XX, 1848.

TEXTE N°37 | RÉSUMÉ EN 70 MOTS (± 10%)

De tous côtés nous entendons dire qu'il faut « être réaliste » parce que « nous vivons dans le monde réel ». On trouve cela dans les programmes politiques, dans la presse et jusque dans nos propres maisons. Les exhortations à la poursuite de la production d'armes nucléaires alors que nous en possédons déjà suffisamment pour détruire le globe se justifient par ce « réalisme ». Lorsque l'État de Washington autorisa la police à arrêter quiconque refuserait de circuler après en avoir reçu l'ordre, on put lire dans l'éditorial du *Wall Street Journal* : « Ce décret a été rédigé par des gens qui vivent dans le monde réel. » Combien de fois avons-nous pu entendre certains parents (habituellement le père) dire à leurs enfants : « C'est bien beau de rêver d'un monde meilleur mais tu vis dans le monde réel, alors agis en conséquence. »

Combien de fois les rêves des jeunes gens – secourir autrui, consacrer sa vie aux malades ou aux pauvres, écrire de la poésie, faire de la musique ou du théâtre – ont-ils été qualifiés de romantiques insensés ou d'irréalistes dans un monde où il s'agit avant tout de « gagner sa vie » ? D'ailleurs, le système économique ne conforte-t-il pas cette idée en récompensant ceux qui passent leur vie à poursuivre des objectifs pratiques et en menant la vie dure aux artistes, aux poètes, aux infirmières, aux enseignants et aux travailleurs sociaux ?

Ce réalisme est séduisant parce que, dès que l'on a accepté l'idée raisonnable selon laquelle nos actes doivent s'inscrire dans la *réalité*, on est trop souvent enclin à accepter, sans la remettre en question, la réalité telle qu'elle nous est présentée. C'est pourquoi rester sceptique devant le tableau que d'autres nous brossent de la réalité constitue un acte crucial d'indépendance d'esprit [...].

Le monde réel est infiniment complexe. Toute description du monde ne peut être qu'une description partielle, et l'on choisit bien souvent l'aspect de la réalité dont on pense qu'il mérite d'être décrit. Derrière ce choix se dissimule souvent un *intérêt* spécifique, quelque chose qui sert utilement les intérêts d'un

30 groupe ou d'un individu particulier. Derrière la prétention de certains à nous offrir une image objective du monde réel se dissimule l'idée que nous partageons tous les mêmes intérêts et que nous pouvons donc faire confiance à celui qui se charge de nous décrire le monde, tant cet individu prend à cœur nos intérêts.

Il est absolument essentiel de savoir si nos intérêts sont véritablement

35 communs, parce qu'une description n'est jamais vraiment neutre ou innocente : elle a des conséquences. Aucune description du monde ne se contente d'être une description. Toute description est, en même temps, une *prescription*. Si, comme Machiavel¹, on pense que la nature humaine est fondamentalement immorale, il semble parfaitement réaliste, voire tout bonnement humain, de se

40 conduire de façon immorale. L'idée selon laquelle nous partagerions tous les mêmes intérêts (responsables politiques et simples citoyens, millionnaires et sans-abri) est un leurre. C'est un mensonge fort utile à ceux qui dirigent ces sociétés modernes où le soutien populaire est nécessaire au fonctionnement sans accroc de la mécanique du quotidien et au maintien de la répartition

45 actuelle de la fortune et du pouvoir.

Howard Zinn, « Le réalisme machiavélien et la politique étrangère des États-Unis : les fins et les moyens », dans *Désobéissance civile et démocratie*, Agone, 2010 (pp. 17 – 19).

Traduction : Frédéric Cotton.

1- Machiavel : philosophe italien des 15^e et 16^e siècles.